

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 674. — 12 Mars 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Exposition internationale de Rome. — Effusion de vins falsifiés de Bercy. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Soirée intime chez le Prince Impérial. — La Semaine lit-

téraire, par Philippe Dauriac. — Le Singe barbier, par Olivier Merson. — Bal des Chioggioti. — Le Barbier de Tarascon, par Germaine Boué. — Théâtres, par Charles Monselet. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Funérailles de M^{rs} de Bonald. — Chronique élégante.

GRAVURES : L'administration fait répandre dans la Seine les vins falsifiés. — Exposition internationale de Rome (3 gravures). — Soirée intime chez le Prince Impérial. — Vente de San Donato : le Singe barbier. — Venise : le ba masqué sur la place Saint-Marc. — A l'exposition agricole (dessin de G. Doré). — Le mois comique, par Cham. — Les funérailles de M^{rs} de Bonald. — Rébus.



PARIS. — Scènes populaires. — L'administration fait répandre dans la Seine les vins falsifiés saisis à l'Entrepôt.

COURRIER DE PARIS

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Je veux dire que c'en est fait, — et ce n'est pas dommage, — de cette vente San Donato, qui a troublé tant de cervelles et inspiré tant d'actes de folie. Enfermer ce pauvre M. de Puyparlier, et laisser circuler librement les gens qui se sont livrés au boulevard des Italiens à des faits si monstrueux d'aliénation mentale, voilà ce qui prouve combien est ondoyante et diverse l'humaine justice !

Car on peut le dire, maintenant que les enchères ont poussé leur dernier cri, jamais ceux qu'on appelle, par antiphrase sans doute, les *connaisseurs*, n'avaient donné une preuve plus éclatante d'engouement et d'aveuglement qu'à l'occasion de cette vente, qui restera à jamais mémorable dans les annales de la mystification.

Qui saura jamais expliquer, par exemple, à l'aide d'une raison raisonnable, comment il a pu se rencontrer un mortel assez fantaisiste en matière de billets de banque pour en déposer cent dix mille aux pieds de la *Jane Grey* de M. Paul Delarochette ?

On ne m'ôtera jamais de l'idée que c'est cet événement qui a décidé ce pauvre M. Soleil, le caissier de la Banque, à se laisser passer de vie à trépas. En voyant comment on gaspillait les jolies feuilles de papier illustrées de bleu sur lesquelles il apposait sa vénérable signature, il aura été pris d'un accès d'indignation et se sera dit : — Je n'ai plus qu'à mourir.

Et de fait, c'est une dilapidation invraisemblable. Le tableau de Paul Delarochette nous paraît absolument hideux. Ce bourreau a la raie de chair si bien faite, qu'on croirait qu'il a étrenné la fameuse brosse mécanique inventée depuis par les Anglais, cette hache qui a l'air d'avoir été passée au blanc d'Espagne, tout cet ensemble vernissé, qu'on prendrait pour un paravent de papier peint, était au point de vue artistique absolument répulsif.

Réponse du berger à la bergère : cent dix mille francs !

Et les Greuze ! Y eut-il jamais fétichisme plus lamentable, fanatisme plus inconséquent que celui qui pousse les amateurs à l'assaut de ces fadaïses à l'huile !

Du Berquin peint !

En somme, ces grandes ventes attestent de plus en plus que la vanité seule est en cause, et non l'art, dans ces batailles de millions. La galerie ôtée, vous verriez tous ces acheteurs, ou la plupart d'entre eux du moins, se hâter de remettre en poche leurs écus, pour aller voir au dehors si le printemps s'avance.

Mais on est en vedette sur l'affiche de l'actualité, on sait que le lendemain les gazettes enregistrent le nom de l'heureux vainqueur (heureux ?), et l'on s'élançe les yeux fermés et le porte-monnaie ouvert.

Franchement, c'est cher de la réclame à vingt mille francs la ligne, et il n'est que trop justifié, le mot de X., qui, à une vente de ce genre, disait au commissaire-priseur :

— Vos coups de marteau font double emploi ici...

Il n'y a du reste pas que dans les régions du millionariat que l'on s'exalte et se passionne.

Le Paris populaire est en train de hisser sur le pavois une nouvelle idole qu'on pourrait appeler la *Thérèse démocratique*. Tenez pour certain qu'en vertu de la vitesse acquise cette réputation naissante va prendre un élan vigoureux, et que d'ici à deux mois toutes les classes de la société se battront à la porte de l'estaminet-concert où la diva patriotique se drape dans les plis du drapeau tricolore.

Déjà la presse entame des polémiques autour de la célébrité frais éclos, et le *Constitutionnel* lui dédiait gravement l'autre jour six colonnes de politique transcendante. Comment voulez-vous que la foule ne se précipite pas, si le *Constitutionnel* lui-même, ce vétéran, se laisse aller à l'émotion ?

Donc, afin de tenir mes fidèles lecteurs au courant, comme c'est mon devoir, j'entrepris l'autre soir le voyage à la recherche de M^{me} Bordas, c'est le nom de la dixième muse.

La course est longue, car c'est dans les parages du faubourg Saint-Denis qu'il faut s'aventurer. N'importe ! Cocher, au *Concert Parisien* !

Nous nous mettons à rouler ; la porte Saint-Denis, cette borne encombrante et gigantesque, est franchie. Au loin nous apercevons un jet de gaz se jouant à travers des banderolles aux trois couleurs nationales : ce doit être là. Oui, car les murailles répètent par plusieurs douzaines d'affiches ces mots fatidiques :

Madame Bordas !

MADAME BORDAS !!

MADAME BORDAS !!!

Voilà qui est fort bien ; mais vouloir et pouvoir sont deux. Par où pénètre-t-on dans le sanctuaire de la pytonisse ! Où est le trépidé ? A gauche, une boutique d'ordinaire apparence ; à droite, une reboutique aussi paisible. Ce ne peut être là.

A tout risque, nous nous engageons dans un couloir étroit... Ah ! ce doit être ici. Après avoir parcouru un tiers de kilomètre, en effet, nous apercevons un point lumineux. Ce point (désillusion !) est la lampe d'un brave concierge qui travaille dans sa loge à raccommoder des hauts-de-chausses ou des bottes, je n'ai pas vu au juste.

Reprenons donc notre course... Et le corridor s'allongeait toujours.

Pour le coup, cependant, nous sommes arrivés. Une porte à pousser, et devant nous se profile une énorme salle qui rattrape en longueur la largeur qui lui fait défaut. Une atmosphère voilée de fumée ne nous permet pas tout d'abord de distinguer nettement le spectacle qui s'offre à nos regards.

Il faut s'habituer à ces nuages, l'encens que brûlent les pipes et les cigares dans le temple de la déesse étant quelque peu asphyxiant de sa nature.

Mais peu à peu on s'y retrouve. Attention ! Nous sommes dans la place...

Le Concert Parisien est, en somme, un des établissements de ce genre les mieux aménagés ; et si le luxe n'y brille que par son absence, l'ensemble y est tout à fait convenable.

Au milieu, les places ordinaires et les stalles d'orchestre ; de chaque côté, des loges ; au premier, une galerie.

Au-dessus de la scène, à droite et à gauche, une pancarte, qui a pour but de faire prendre patience à la curiosité publique, annonce que M^{me} Bordas paraîtra à neuf heures et demie et à dix heures et demie. En attendant, on écoute d'une oreille quelques comiques qui désarticulent d'anciens calembours... Passons.

Tout à coup, un frémissement a couru d'un bout à l'autre de la salle regorgeant de monde, à ce point qu'on ne trouvait plus, dès neuf heures, un coin de banquettes vide. *Dea ! ecce dea !* C'est elle, c'est l'étoile !

M^{me} Bordas s'avance dans un costume qu'elle voudra bien me permettre de trouver absolument disgracieux. Cela veut être un *peplum* antique, et cela a plutôt l'air d'une blouse grise à laquelle on aurait cousu des glands de rideaux.

C'est une femme d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans, aux traits assez fins, à la carrure assez vaste. Ses cheveux blonds sont tortillés sur sa tête de la façon la plus désavantageuse. La première impression est tout à fait défavorable. Écoutons cependant.

Elle chante des couplets invitant le peuple à fuir la guerre civile, et dont le refrain est à peu près ceci :

Chantez, amis, chantez,
Mais calmes, impassibles.
L'union fait les peuples invincibles !
Place ! place aux déshérités !

On ne s'explique pas bien ce que le chanteur vient faire là, et j'imagine que, sans dame censure, il y aurait *voez* dans le texte. N'importe ! c'est bien le poète qui en est cause !...

M^{me} Bordas, dans ce premier morceau, avait surtout mis en relief ses défauts. Sa voix, qui a une grande puissance et qui est tout à fait celle d'un fort

ténor, avait abusé des cris, et l'art de nuancer, que Thérèse possède à un si haut degré, quoi qu'on dise, était remplacé par des saccades sans suite et des violences non justifiées.

Ajoutez à cela un accent méridional très-prononcé, faisant dire à la chanteuse : *calme, place, etc.*

Diable ! cela prenait tout à fait la tournure d'une désillusion. Résolu, toutefois, à en avoir le cœur net, je me promis d'attendre jusqu'à dix heures et demie.

Et je n'eus pas lieu de le regretter, comme vous l'allez voir.

Au milieu de la seconde partie, en effet, M^{me} Bordas reparut absolument transformée.

Vêtue d'une robe de velours noir décolletée, avec une cordelière d'or autour de la taille, ses magnifiques cheveux flottant sur ses épaules, elle était réellement saisissante dès son entrée en scène.

Elle entama une imprécation contre la guerre, où nous saisismes au vol ces vers :

Si vos armes, que l'on renomme,
Font, comme on dit avec orgueil,
Dix cadavres en un clin d'œil,
Il faut vingt ans pour faire un homme !

Là-dessus, des trépignements frénétiques éclatèrent. Et c'était justice. Le succès, toutefois, ne devait prendre de colossales proportions que lorsque, après plusieurs rappels, M^{me} Bordas revint, tenant en main le fameux drapeau, et commença l'*Hymne de la patrie*.

Je ne suis nullement enclin aux admirations de commande, et la sincérité même avec laquelle je critiquais tout à l'heure vous est un sûr garant de mon impartialité. Eh bien ! je le déclare, il y a chez cette femme une étincelle du feu sacré.

Les brutalités de diction, que je condamnerais plus haut, disparaissent : tout se fonde, et c'est vraiment une belle chose que le mouvement de passion désespérée avec laquelle elle étreint son drapeau en parlant de la *patrie qui ne meurt jamais* ! On dirait une mère serrant son enfant contre son sein pour le dérober aux coups d'ennemis invisibles.

Qu'on ne s'y trompe pas. C'est une poétique toute neuve qu'elle apporte cette chanteuse à la veille de devenir illustre. Elle répond à un mouvement d'idées qu'on ne peut ni contester ni entraver. Elle est un symptôme, tout comme la pièce des *Ouvriers*, de M. Manuel, à la Comédie-Française.

C'est le prolétariat demandant à être représenté dans l'art.

Une femme telle que M^{me} Bordas peut, si elle le veut, exercer une salutaire influence. Pour cela, il faut qu'elle parle au peuple le langage des nobles sentiments et des aspirations généreuses. Cela vaudra certes mieux que l'inepte gaieté des obscènes refrains secouant les échecs du cabaret borgne.

Je l'ai dit, M^{me} Bordas est méridionale.

Il y a six ans qu'elle chante dans le Midi. Elle était en dernier lieu à Toulouse, d'où elle nous est arrivée depuis deux mois. Il ne lui en a pas fallu davantage pour faire soulever autour d'elle ce brouhaha précurseur de la renommée.

Ce n'est pas seulement une individualité. C'est un signe du temps.

Si les régions inférieures de l'art paraissent vouloir nous ménager des surprises, il n'en est pas de même des régions supérieures, où les vides ne se comblent guère.

A qui l'héritage des grands maîtres ?

L'écho répond peu à la question. Aussi est-on forcé d'en revenir aux illustres défunts, dont le vieux est le véritable neuf. Et voilà comme quoi Meyerbeer a fait lundi soir sa rentrée sur la scène de la rue Le Peletier.

Je relisais dans des Mémoires du temps l'histoire des débuts de cet homme de génie qui est resté en vedette sur l'affiche de l'actualité. N'allez pas vous imaginer que tout ait été roses et guirlandes pour le compositeur, alors peu connu.

On s'est complu à vanter la haute habileté directoriale de mon homonyme feu le docteur Véron, et les flatteurs lui ont fait honneur tout spécialement du grand succès obtenu par Robert lors de sa première apparition. Il serait temps d'en rabattre quelque peu de ces panégyriques.

Le docteur Véron avait si mal la double vue, qu'il

posa à Meyerbeer une condition qui semblerait incroyable aujourd'hui, sous prétexte qu'il était assez riche pour payer sa gloire : il exigea de lui qu'il fit les frais de la mise en scène de l'ouvrage.

La prodigalité n'était pourtant pas la maîtresse qualité de Meyerbeer. Mais nécessité n'a pas de loi. Il fallut bien en passer par là.

Ce qui faisait dire à un homme d'esprit, parlant plus tard à Véron :

— Docteur ! n'exagérez rien. Vous n'êtes pour rien dans la mise au monde de *Robert*. Vous l'avez seulement tenu sur les fonds de baptême.

Je ne sais si votre impression est la même ; mais il me semble que Meyerbeer a déjà pris toute la perspective nécessaire pour que la postérité commence pour lui.

Il y a comme cela des hommes qui paraissent nés, plutôt que d'autres, pour tenir tout de suite place dans l'histoire.

Physiquement même, Meyerbeer avait un de ces types qu'on dirait frappés pour la médaille. Il était de la catégorie des *étranges* et des *maigres*, tout comme Paganini et tant d'autres.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet ; il y a des affinités bizarres. L'homme gros a beaucoup plus de peine à devenir légendaire. Si Napoléon n'avait pas commencé par le Bonaparte émacié de la campagne d'Égypte, il aurait bien moins vite frappé l'imagination publique.

Pour en revenir à Meyerbeer, je le vois encore à Spa, arpentant la Promenade de Sept heures.

Jaune, bilieux, ratatiné, presque toujours poursuivi par les effets désagréables d'une maladie d'intestins qui ne lui laissait guère de repos, il n'évitait certes pas la pompe de la représentation. Mais cette chétivité même était chez lui une cause de relief.

Il était impossible de le regarder passer, sans avoir envie de se retourner en murmurant :

— Voilà un homme qui doit être quelqu'un.

Au théâtre, durant les répétitions de ses pièces, il prenait, le long d'un portant, des attitudes de fatigue et de somnolence auxquelles le premier venu se trompait, mais qui dissimulaient une attention toute contemplative.

Qu'une fausse note, si rapidement qu'elle ait été esquivée, vint à se faire entendre, et aussitôt on le voyait bondir, car nul ne poussa plus loin le respect de ses propres œuvres.

— Je suis exigeant, je le sais, disait-il parfois ; mais quand il s'agit d'engager la lutte avec le public, c'est le cas de légitime défense.

Ce qu'a été la légitime défense dans la néfaste soirée de lundi, je n'ai point mission pour vous le dire.

Je passe la plume à mon ami Albert de Lasalle, non sans avoir constaté que, comme public, la séance fut mémorable. Tout ce que Paris compte de notabilités sur les registres du *high life* était là lorgnant et écoutant. Lorgnant surtout.

Au foyer, c'étaient les bourdonnements des grands jours, alors que chacun dit son mot.

On y parlait d'abord des défaillances de cet infortuné Colin et des fausses notes de M. Belval, s'entrechoquant de si désagréable façon.

— C'est ce qu'on peut appeler un mélange détonant, dit une voix.

Plus loin, un groupe se retourne pour regarder passer M. Le Verrier, qui fait tous ses efforts pour se cambrer sous la disgrâce et pour porter la tête avec la même arrogance que jadis.

Il y réussit mal. Son chef, semblant malgré lui se conformer à sa triste pensée, s'incline par instants, pendant qu'il dialogue avec le spirituel et savant docteur Jules Guérin.

— Il a beau faire, dit une autre voix, comme on voit qu'il suit son corbillard !

Un peu plus loin, on raconte les heureuses chances d'un de nos jeunes et vaillants compères qui, à Monaco, aurait fait à la banque de l'endroit une brèche de quarante mille francs.

Plus loin encore, on cause d'un duel avorté entre un de nos plus opulents millionnaires fonciers et un membre de son cercle.

Le millionnaire foncier aurait tout simplement,

après avoir été malhonnête le premier, refusé de recevoir les témoins de son adversaire.

— Ce n'est pas étonnant, opine X., qui passe. Les propriétaires, ça n'aime pas les réparations...

Le lendemain mardi, car toute la semaine a été vouée aux primeurs théâtrales, même affluence au Gymnase, où Sardou triomphait avec sa *Fernande*.

Je passe encore la main, et Monselet vous renseignera quelques pages plus loin.

Là aussi, cependant, j'ai récolté un *racontar* au foyer.

Il s'agit... d'un procès en séparation dans le monde de toutes les élégances.

Le mari qui met en cause sa femme a été pendant plusieurs années un de nos Lovelaces les plus réussis et les plus réussissants.

Mais il paraît qu'il ne veut pas qu'on lui fasse ce qu'il faisait si volontiers à autrui. Qui donc pourrait s'étonner?... Aussi, dès l'origine d'une liaison coupable ébauchée par madame, a-t-il mis la main sur une correspondance qui, à ce qu'il paraît, promet des instants récréatifs aux habitués de la première chambre.

Et comme on insistait sur l'adresse avec laquelle M. de Z... avait tout de suite découvert la fraude :

— Parbleu, dit Cham, qui était des causeurs, il n'y a rien de dangereux comme un contrebandier qui se fait gabelou.

Le voilà ! C'est bien lui !

Qui lui ?

Lui, parbleu ! le bal annuel des artistes dramatiques.

Le vénérable baron Taylor a déjà, suivant l'usage antique et solennel, fait rédiger en plusieurs langues l'affiche ordinaire, espérant probablement se rattraper sur l'étranger de l'absence de plus en plus significative du Parisien.

Et pourtant, il ne serait pas difficile, je crois, si l'on voulait s'en donner la peine, de refaire une seconde jeunesse à cette institution manifestement surannée.

Il suffirait, pour cela, de se creuser un brin la tête pour chercher quelque idée originale, au lieu d'exhiber, dans les loges à demi vides, les femmes de chambre auxquelles nos dédaigneuses actrices ont donné leur coupon.

Tenez ! pas plus tard que le samedi gras, j'ai assisté, à Bruxelles, à un bal donné dans le local du théâtre de la Monnaie, bal qui pourrait servir de modèle pour la régénération réclamée. Cela s'appelait, à l'anglaise, *Fancy-Fair*.

C'était une foire de bienfaisance, organisée sur la scène. De chaque côté, d'élégantes baraques de toile peinte portaient une enseigne annonçant et le nom de la marchande et la qualité de la marchandise.

Chaque boutique était tenue par une des dames artistes des différents théâtres de Bruxelles.

M^{lle} Wertheimber vendait des fleurs.

M^{lle} Paola Marié présidait aux joyeuses évolutions d'un tourniquet.

M^{lle} Sternberg, une cantatrice d'un vrai talent, offrait aux promeneurs un assortiment de parfumerie.

Et ainsi de suite.

Le tout, bien entendu, au profit de la Caisse de secours de l'Association. Je vous assure que c'était à la fois et très-pittoresque, et très-amusant, et très-productif.

Pourquoi n'emprunterions-nous pas à nos voisins cette excellente innovation ?

A coup sûr, dans une ville comme Paris, des vendeuses comme M^{mes} Carvalho, Nilsson, Krauss, Favart, Fargueil, Pasca, Antonine, etc., etc., réaliseraient des bénéfices considérables, et le bal des artistes redeviendrait une des réelles curiosités de l'hiver.

Avis à qui de droit !

Faut-il parler ici de l'émotion produite par la troisième partie du roman que George Sand est en train de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* ? Faut-il dire la cause de cette émotion, et pourquoi chacun veut absolument lire certain portrait

d'une héroïne de jeu qu'elle met en scène dans *Malgré tout* ?

Ma foi, non, décidément. Le terrain est trop glissant, et je renvoie les non-renseignés à la *Revue* elle-même.

Mais, puisque j'ai abordé la littérature, je veux féliciter mon ami Maxime Ducamp de l'opiniâtreté avec laquelle il met son talent si lumineux au service d'une œuvre d'une utilité de premier ordre.

Refaire un tableau au complet du Paris actuel, c'est rendre un éminent service aux générations qui viendront derrière nous. Ah ! si nous avions des documents de ce genre sur le Paris révolutionnaire, par exemple ! quelle mine ! quelle bonne fortune !

Le second volume du *Paris* de M. Ducamp est digne du premier : c'est tout dire.

J'y ai trouvé ce renseignement effroyable :

L'eau-de-vie pour débiter au petit-verre, chez les détaillants, ne contient pas un atome d'esprit-de-vin.

Et ces détaillants-là sont au nombre de 12,000, versant du matin au soir sans relâche l'ivresse et l'hébètement.

Joli peuple que cela prépare à l'avenir !

Un des pèlerinages à la mode de la huitaine a été une visite à l'atelier du peintre Yvon.

Des cartes d'invitation, adressées à la presse et au monde, conviaient les amateurs à venir voir chez l'artiste la gigantesque toile allégorique qu'il vient d'achever, sur la commande d'un simple particulier américain, qui la lui a payée, dit-on, la bagatelle de 100,000 francs !

M. Yvon, après des débuts d'un retentissement tout à fait favorisé, est entré depuis quelque temps dans ce qu'on pourrait appeler la période de l'expiation.

Le public se met tout d'un coup sur la défensive, et commence à faire payer par ses froisseurs à ses anciens préférés l'engouement excessif qu'il leur témoigne.

Qu'on soit Aristide ou non, les Athéniens se lassent de vous entendre appeler le Juste.

Rossini le savait bien, et c'est là le secret de son silence prématuré.

— Je fais le mort, disait-il un jour, pour qu'on n'ait pas envie de me tuer.

Mais revenons à notre sujet.

La toile d'un demi-kilomètre que M. Yvon va exposer au palais des Champs-Élysées, et qu'il soumettrait préalablement au suffrage restreint, rompra-t-elle la glace et réinstallera-t-elle sur son piédestal l'ancien favori de la foule ?

Je ne puis rien répondre à cette question insidieuse et prématurée.

Je me bornerai à constater qu'il s'agit d'une allégorie transcendante. On peut tout y voir, car M. Yvon y a tout mis. Cela symbolise et la prospérité des États-Unis, et la guerre d'hier, et la paix d'aujourd'hui, et l'émigration qui peuple constamment le Nouveau-Monde, et le commerce, et l'industrie, et la constitution américaine, etc...

Je n'en finirais pas.

Faut de l'emblème, pas trop n'en faut. Le vice originel de ces compositions-là, c'est la confusion et la prétention. Le caractère de notre époque est, si je ne m'abuse, plutôt porté vers les réalités sincèrement humaines, et je suis un peu de l'avis de celui qui a dit :

— L'allégorie ! Un *rebus* qui tient trop de place...

Cela, en thèse générale et sans vouloir, bien entendu, rien préjuger quant au sort réservé aux États-Unis de M. Yvon.

Écho des premières courses pour finir.

Dans une victoria printanière, se trouvait une nouvelle étoile élégante, qui dépassait tout ce qui s'est vu encore comme maquillage.

Un atelier entier avait dû travailler à cette beauté exotique et enluminée.

Séance tenante, on lui a décerné un surnom qui lui restera : on l'a baptisée le *Tableau parlant*.

PIERRE VÉRON.

EXPOSITION

INTERNATIONALE DE ROME

(Correspondance
particulière
du *Monde illustré*)

Rome, 20 février 1870.

L'Exposition « des objets d'art ayant rapport au culte » a été ouverte jeudi dernier (17 février). Ce jour-là, cependant, le public n'y a point été admis. Mais le pape, entouré d'une assistance nombreuse de cardinaux, d'évêques, de diplomates, d'exposants et de personnes munies de lettres d'invitation, en a fait l'inauguration.

Après une cantate sur le concile, le pape a répondu à un discours du cardinal Berardi, ministre du commerce, des travaux publics et des beaux-arts. Dans cette allocution, Sa Sainteté a rappelé que la religion a toujours été la grande inspiratrice des artistes, et que c'est elle qui a guidé le génie immortel auquel on doit le temple le plus magnifique du monde, la basilique de Saint-Pierre.

Dès le lendemain de l'inauguration pontifi-

cale, le public a pu pénétrer dans les galeries.

L'Exposition est installée place des Termini, derrière l'église Sainte-Marie-des-Anges, dans le cloître des Chartreux. La place des Termini est ainsi appelée des Thermes de Dioclétien, dont les derniers vestiges sont tout près; établissement si vaste, dit-on,

Le bâtiment de l'Exposition a été construit dans le carré du cloître. C'est une rotonde divisée en seize galeries rayonnant du même centre, c'est-à-dire du petit jardin dont il vient d'être parlé. Les portiques abritent aussi des objets de l'Exposition. Dans l'un sont des chemins de croix en bas-relief,

au temps de sa splendeur, qu'il pouvait recevoir jusqu'à trois mille deux cents baigneurs à la fois. L'église Sainte-Marie-des-Anges a été bâtie par Michel-Ange, alors fort avancé en âge, sur une partie de l'ancien *Theatridium* des Thermes. Enfin, le cloître des Chartreux est également une œuvre de Michel-Ange; ses quatre portiques sont soutenus chacun par vingt-cinq colonnes de travertin, et au milieu de la cour, dans un petit jardin, on voit une fontaine flanquée de grands cyprès plus de trois fois séculaires, de formes imposantes, d'une origine particulièrement vénérable: c'est l'illustre auteur du *Jugement dernier* lui-même qui les a plantés un ou deux ans avant que de mourir.



ROME. — Le Cloître du Couvent. — Exposition des vitraux et objets du culte.



ROME. — Exposition des objets d'art et d'industrie dans le cloître des Chartreux. — Thermes de Dioclétien.



ROME. — Le transport des objets d'art aux abords de l'Exposition. — (D'après le croquis de M. Bonifazi, de Rome.)

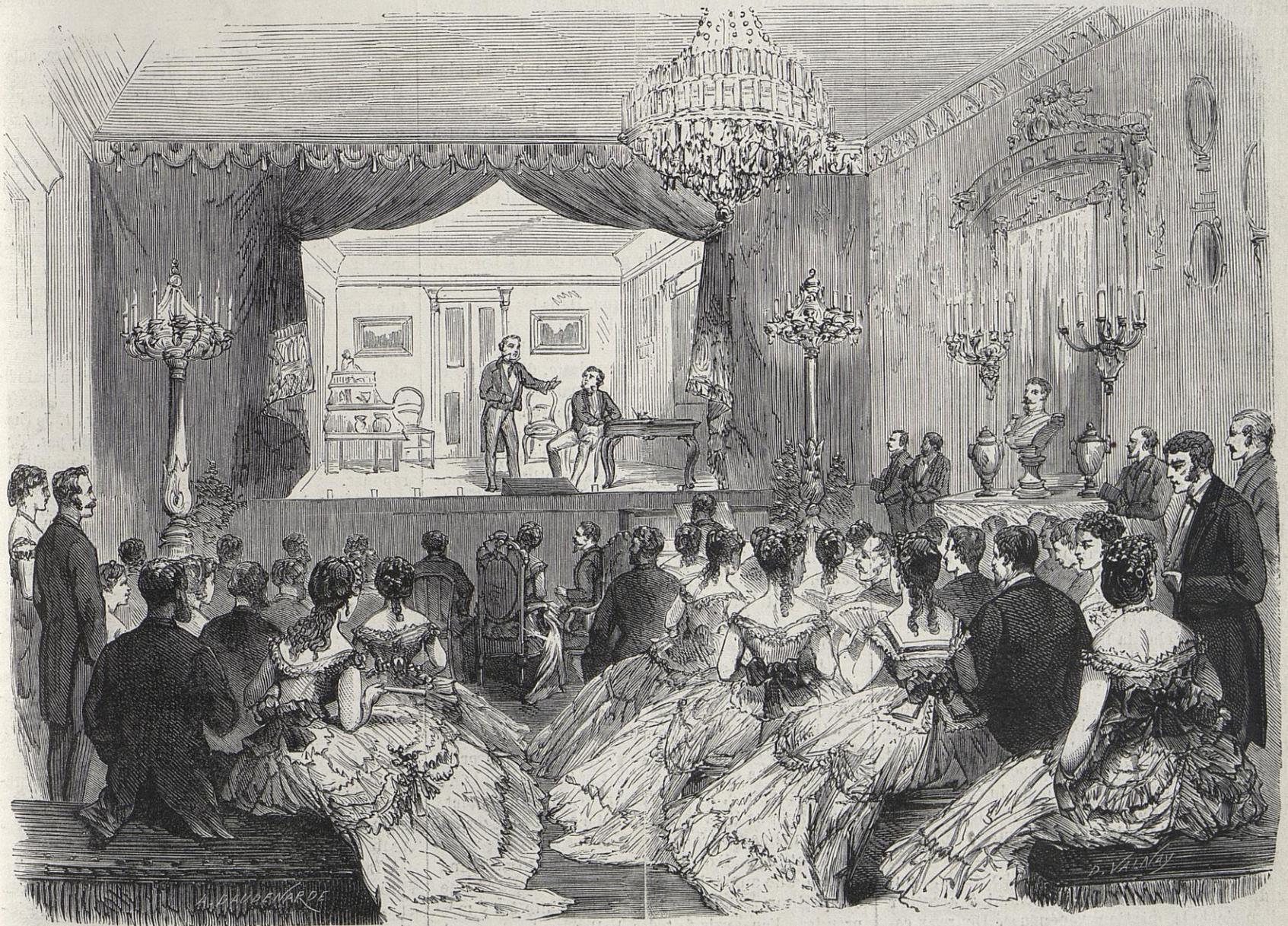
des vitraux, des projets d'église, des dessins de tapisserie, des statuets, des statues, le tout de provenance française; dans l'autre, des tableaux anciens, des tableaux italiens modernes, des miniatures, dessins et aquarelles; le troisième contient également des peintures des anciennes écoles, et en

outre, des étoffes et des vitraux modernes, de vieilles tapisseries, des échantillons de marbre; le quatrième, des morceaux de sculpture moderne (originaux et copies), des tapisseries anciennes, des mosaïques, etc., etc.

Les produits français n'occupent pas moins, à

eux seuls, de six des galeries du bâtiment proprement dit de l'Exposition.

Les livres superbement édités par MM. Didot, Mame, Henri Charpentier; les riches étoffes des fabriques de Lyon, attirent les regards, fixent l'attention des visiteurs. MM. Cavallé-Coll et Debain ont



PARIS. — Représentation intime donnée par le Prince Impérial, dans son appartement privé, aux Tuileries.

là des orgues excellentes; M. Paul Morin, des bronzes d'aluminium; MM. Bouasse-Lebel, Pousielgue-Rusand, etc., une masse d'objets de piété en tous genres et de tous prix.

L'une des galeries est consacrée en entier aux peintures, cartons et dessins de Fracassini, artiste italien de beaucoup de mérite, mort il y a peu de temps.

Mon intention n'est cependant pas de faire une revue détaillée de l'Exposition romaine. Je me borne à dire qu'elle est curieuse, et qu'on y trouve beaucoup de morceaux agréables à voir, utiles à examiner. Mais elle aura un bien autre intérêt quand il ne restera plus de colis à déballer, car elle offre de nombreuses lacunes, et quantité de pièces attendent encore dans leurs caisses qu'on les installe enfin à leur place définitive.

L. M.

EFFUSION DE VINS FALSIFIÉS

Le duc de Richelieu appelait le vin de Saint-Émilien son *élixir de longue vie*.

Faible, épuisé, malade, le galant maréchal avait accepté le gouvernement de Guienne autant pour faire plaisir au roi que pour se conformer aux ordonnances de Tronchin. Le fameux docteur avait recommandé au héros fourbu de tant de folles aventures l'usage du vin de Bordeaux, même à indiscretion. Si indiscretement en usa monseigneur, qu'il se sentit bientôt pris d'un regain de santé et de jeunesse; qu'il reprit sa poudre, son tabac d'Espagne, son esprit, son impertinence, son audace, et qu'il vécut à peu près cent ans.

Certes, le noble vin de Saint-Émilien avait bien mérité son nom d'*élixir de longue vie*.

Les crus du Médoc ont un peu dégénéré. Aujourd'hui, ils ne font plus de miracles. On dirait qu'eux aussi ont eu leur journée du 4 août, et qu'ils ont déposé sur l'autel de l'antique gastronomie leurs titres de noblesse, c'est-à-dire, leur *sève*, leur *fruit*, leur *arôme*, leur *velouté*, leur *bouquet* et leur *constance*.

Les négociants de Bordeaux ont démocratisé les grands crus.

Les petits crus se laissent encanailler par les marchands de vin, qui les mésallient aux gros Narbonne et aux maigres vins du Cher.

Les débitants, qui ne trouvent même plus au fond de leur verre l'ombre de leur conscience, font du vin une infusion, une décoction, une sophistication, quelque chose d'étrange et de frelaté que leur impudeur baptise effrontément du nom de *petit bordeaux*.

C'est ce petit bordeaux, fabriqué à Bercy, sur le quel le service de la dégustation a toujours l'œil et le nez ouverts. Ce sont les pièces contenant cette mixture, faite on ne sait de quels ingrédients, qui sont confisquées et mises en cellules spéciales.

Leur prévention ne dure pas longtemps, car leur culpabilité n'est point douteuse. Le jour de l'exécution venu, on amène les tonneaux condamnés sur la berge du pont d'Austerlitz. Un commissaire de police veille à ce que prompt justice soit faite.

Au signal donné, l'exécuteur des hautes œuvres hygiéniques ouvre les flans de la victime, et de la profonde blessure s'échappe dans la Seine un large flot noir dont la teinte indécise rappelle à la fois le bois de campêche, la litharge et autres drogues malfaisantes.

La vue de ce mélange vineux donne le dégoût. Elle ferait dresser les cheveux à la perruque du duc de Richelieu centenaire, qui certainement aurait fait pendre haut et court les falsificateurs, ces émules patentés des Brinvilliers et des Lapommeraye.

Mais il en est, parmi les gourmets du ruisseau parisien, chez qui la gueulardise a toutes les audaces. Leur gosier est intrépide. Ils ont la curiosité alcoolique. Aussi, dès qu'ils voient couler à flots le vin falsifié, ils accourent, se pressent, se bousculent autour des tonneaux éventrés, cherchant à arracher une lampe de la mixtion vénéneuse. Heureux celui qui peut remporter une tasse pleine!

Les plus malins se glissent derrière les pièces, et percent un petit trou qui leur livre un maigre filet de ce *bleu* innommé. Surpris en flagrant délit de gourmandise bachique, ils reçoivent des taloches et des bousculades. Peu importe : *ils en ont goûté!*

Les poissons pourraient donner à ces imprudents une leçon de sagesse. Dès que les carpes, les goujons et les ablettes sentent l'affreux liquide se mélanger aux eaux de la Seine, ils cherchent à fuir le poison; mais le poison est si rapide, que son influence toxique se développe immédiatement. Carpes, goujons et ablettes ont beau tirer de la nageoire, en quelques secondes l'intoxication les gagne, les contorsions les prennent, les convulsions les achèvent. C'est un empoisonnement local de la gent aquatique.

Voilà les effets de ce petit bordeaux, de cet *élixir de courte vie*.

O bacchantes du Bordelais, que sont devenus les *élixirs* du pavillon Richelieu! O dieu couronné des pampres du Saint-Émilien, où sont ces vins exquis et fabuleux qui enivraient le vieux duc reverdi d'arôme et de mémoire, qui lui rendaient, après boire, les plus doux souvenirs de sa vie, et lui donnaient son éternelle jeunesse!

LÉO DE BERNARD.

REVUE ANECDOTIQUE

DU PRÉSENT ET DU PASSÉ

DEUX COUPS DE PISTOLET

Un des libraires lettrés de Paris, — on les compte, — m'annonçait dernièrement une édition nouvelle des *Confidences* de Robert-Houdin. Le livre en vaut la peine; il est amusant et dépourvu de prétention. Son auteur est connu pour avoir inauguré avec bonheur une ère nouvelle dans l'histoire de la prestidigitation. Ses devanciers n'avaient eu, pour se mettre en lumière, qu'une habileté de mains plus ou moins grande et une tendance souvent grossière à la mystification. Non moins adroit, Robert-Houdin se fit préférer par un savoir plus grand, uni à de meilleures manières. Il était bon mécanicien, et fabriquait des automates qui lui rendirent de grands services. (Il fit même pour la Russie un rossignol chanteur modulant le long solo donné dans le cri d'oiseaux de ma dernière *Revue anecdotique*.) Se tenant à la hauteur des progrès de la science, il trouva un auxiliaire plus puissant encore dans l'électricité que dans la mécanique. Dans les mémoires dont je viens de parler, on suit avec intérêt le récit des combinaisons par lesquelles il vint ainsi à bout d'attirer la foule. Récit très-modeste, d'ailleurs, et où il ne dissimule même pas ses maladroites de débutant. Si j'avais plus de place, je le représenterais ici grillant étourdiment un chapeau dans le tour connu de l'*omelette fantastique*, et faisant ensuite, avec une grande présence d'esprit, de sa victime un compère. Mais je ne veux rien omettre de deux épisodes qui méritent de se présenter ici sous le même titre : — *Deux coups de pistolet*.

Notre premier coup de pistolet marqua malheureusement dans la vie de Torrini, le premier maître qu'ait eu Robert-Houdin.

Voici le récit même du principal acteur de ce drame :

« J'étais à Strasbourg; je jouais au théâtre, et chacun voulait voir cette expérience si émouvante que j'avais intitulée *le Fils de Guillaume Tell*.

« Giovanni (c'était le nom de mon fils) jouait le rôle de Walter, fils du héros suisse. Au lieu de placer la pomme sur sa tête, il la mettait entre ses dents. A un signal donné, un spectateur, armé d'un pistolet, faisait feu sur Giovanni, et la balle allait se loger au milieu même du fruit.

« Tout le prestige était dans la substitution d'une balle à une autre. Un savant m'avait enseigné une composition métallique imitant le plomb à s'y méprendre. J'en avais fait des balles, qui, placées à côté de balles véritables, n'en pouvaient être dis-

tinguées. Seulement il fallait éviter de les presser trop fortement, parce que la matière dont elles étaient faites était très-friable; mais par cette raison aussi, lorsqu'elles étaient lancées par le pistolet, elles se divisaient à l'infini, et n'allaient pas plus loin que la bourre elle-même.

« Jusqu'alors je n'avais pas songé qu'il pût y avoir le moindre danger dans l'exécution de cette expérience; j'avais pris du reste mes précautions contre toute erreur. Les fausses balles étaient enfermées dans un petit coffre dont seul j'avais la clef, et je ne l'ouvrais qu'au moment où le besoin l'exigeait.

« Ce soir-là, j'avais mis la plus grande circonspection dans les apprêts de cette scène; aussi, comment expliquerai-je la cruelle erreur qui fut commise? Je ne le puis; aucune conjecture ne m'éclaire; je ne dois accuser que la fatalité. Toujours est-il qu'une balle de plomb mêlée aux autres se trouva dans la cassette, et qu'elle fut mise dans le pistolet.

« Concevez-vous, maintenant, ce qu'il y a d'horrible dans cette action? Voyez-vous un père venant, le sourire sur les lèvres, commander le coup de feu qui doit tuer son fils!... C'est affreux, n'est-ce pas?

« Le coup part, et le spectateur cruellement adroit a visé si malheureusement, que l'enfant, frappé au milieu du front, tombe aussitôt la face contre terre, se roule, se tord dans les convulsions d'une courte agonie et rend le dernier soupir...

« Un instant je restai immobile, souriant encore aux spectateurs et ne pouvant croire à un aussi grand malheur; en une seconde, mille pensées se croisent dans mon esprit. Est-ce une illusion, une surprise que j'ai ménagée et dont je ne me souviens plus? n'est-ce qu'une émotion de l'enfant, une suite du malaise qu'il vient d'éprouver?

« Paralysé par le doute et l'horreur, j'hésite à changer de place; mais le sang qui sort en abondance de la blessure me rappelle violemment à l'affreuse réalité. Je comprends enfin, et, fou de douleur, je me précipite sur le corps inanimé de mon fils. »

Autant la première légende est lugubre, autant la seconde est gaie. Elle nous reporte au temps où Robert-Houdin parcourait l'Algérie, émerveillant les Arabes et discréditant les marabouts, en faisant voir qu'un Français pouvait leur en remontrer en fait de sorcellerie. Ne pouvant contenir sa colère, l'un d'eux vient l'apostropher dans un douar du cercle de Médéah où notre prestidigitateur avait trouvé l'hospitalité :

« Je crois maintenant à ton pouvoir surnaturel, me dit-il, tu es un véritable sorcier; aussi j'espère que tu ne craindras pas de répéter ici un tour que tu as fait sur ton théâtre. » Et me présentant deux pistolets qu'il tenait cachés sous son burnous : « Tiens, choisis une de ces armes, nous allons la charger, et je tirerai sur toi. Tu n'as rien à craindre puisque tu sais parer les coups. »

« J'avoue que je fus un instant interdit. Je cherchais un subterfuge et je n'en trouvais pas. Tous les yeux étaient fixés sur moi, et l'on attendait une réponse.

« Le marabout était triomphant.

« Bou-Allem, qui savait que mes tours n'étaient que le résultat de l'adresse, se montra mécontent qu'on osât ainsi tourmenter son hôte; il en fit des reproches au marabout.

« Je l'arrêtai; il m'était venu une idée qui pouvait me sortir d'embarras, du moins pour le moment. M'adressant alors à mon adversaire :

« — Tu n'ignores pas, lui dis-je avec assurance, que pour être invulnérable, j'ai besoin d'un talisman. Malheureusement je l'ai laissé à Alger.

« Le marabout se mit à rire d'un air d'incrédulité.

« — Cependant, continuai-je, je puis, en restant six heures en prières, me passer de talisman et braver ton arme. Demain matin, à huit heures, je te permettrai de tirer sur moi en présence même des Arabes qui sont ici témoins de ton défi.

« Bou-Allem, étonné d'une telle promesse, s'assura encore près de moi si cette scène était sérieuse et s'il devait convoquer la société pour l'heure indiquée. Sur mon affirmation, on se donna rendez-vous devant le banc de pierre dont j'ai parlé.

« Je ne passai pas la nuit en prières, comme on doit le croire, mais j'employai environ deux heures à assurer mon invulnérabilité; puis, satisfait de mon succès, je m'endormis de grand cœur, car j'étais horriblement fatigué.

« A huit heures, le lendemain, nous avions déjà déjeuné, nos chevaux étaient sellés, notre escorte attendait le signal du départ qui devait avoir lieu après la fameuse expérience.

« Non seulement personne ne manqua au rendez-vous, mais un grand nombre d'Arabes vinrent encore grossir le groupe des assistants.

« On présenta les pistolets. Je fis remarquer que la lumière n'était point bouchée. Le marabout mit une bonne charge de poudre dans le canon et bourra. Parmi les balles apportées, j'en fis choisir une que je mis ostensiblement dans le pistolet, et qui fut également couverte de papier.

« L'Arabe contrôlait tous mes mouvements; il y allait de son honneur.

« On procéda pour le second pistolet comme pour le premier, puis vint enfin le moment solennel.

« Solennel, en effet, pour tout le monde! Pour les assistants, incertains du résultat de l'expérience; pour M^{me} Robert-Houdin, qui m'avait vainement supplié de renoncer à ce tour, dont elle redoutait l'exécution, et solennel aussi pour moi, car mon nouveau truc ne reposant sur aucun des procédés employés dans pareille circonstance à Alger, je craignais une erreur, une trahison, que sais-je?

« Toutefois, j'allai me placer à quinze pas sans témoigner la moindre émotion.

« Le marabout se saisit aussitôt de l'un des deux pistolets, et au signal que je donne, il dirige sur moi son arme avec une attention particulière.

« Le coup part, et la balle paraît entre mes dents.

« Irrité plus que jamais, mon rival veut se précipiter sur l'autre pistolet; plus lesté que lui, je m'en empare.

« — Tu n'as pu parvenir à me blesser, lui dis-je; tu vas juger maintenant si mes coups sont plus redoutables que les tiens. Regarde ce mur.

« Je lâchai la détente, et, sur la muraille nouvellement blanchie, apparut une large tache de sang à l'endroit même où le coup avait porté.

« Le marabout s'approcha, trempa son doigt dans cette empreinte rouge, et, le portant à sa bouche, il s'assura en goûtant que c'était véritablement du sang. Quand il en eut acquis la certitude, ses bras retombèrent et sa tête se pencha sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

« Les assistants levaient les mains au ciel, marmotaient des prières et me regardaient avec une sorte d'effroi.

« Je fis comme au théâtre, je me retirai, en laissant les spectateurs aux impressions qu'ils en avaient reçues. Nous primes congé de Bou-Allem et de son fils, et nous partîmes au galop.

« Le tour dont je viens de donner les détails, si curieux qu'il soit, est assez facile à préparer. Je vais en donner la description, en racontant le travail qu'il m'avait nécessité.

« Aussitôt que je fus seul dans ma chambre, je tirai de ma boîte à pistolets, qui ne me quitte jamais dans mes voyages, un moule à fondre des balles.

« Je pris une carte, j'en relevai les quatre bords, et j'en fis une sorte de récipient, dans lequel je mis un morceau de stéarine pris sur une des bougies qu'on avait laissées. Quand la stéarine fut fondue, j'y mêlai un peu de noir de fumée que j'avais obtenu en mettant une lame de couteau au-dessus de la lumière, puis je coulai cette composition dans mon moule à balles.

« Si j'avais laissé refroidir entièrement le liquide, la balle eût été pleine et solide, mais après une dizaine de secondes environ, je renversai le moule, et la portion de la stéarine qui n'était pas encore solidifiée sortit et laissa dans l'instrument une balle creuse. Cette opération est du reste la même que celle employée pour faire les cierges; l'épaisseur des parois dépend du temps qu'on a laissé le liquide dans le moule.

« J'avais besoin d'une seconde balle; je la fis un peu plus forte que la première. Je l'emplis de sang, et je bouchai l'ouverture avec une goutte de stéarine. Un Irlandais m'avait autrefois montré un pe-

tit tour d'invulnérabilité qui consiste à faire sortir du sang du pouce sans éprouver de douleur; j'avais profité de ce procédé pour remplir ma balle.

« On ne saurait croire combien ces projectiles, ainsi préparés, imitent le plomb; c'est à s'y méprendre, même de très-près.

D'après cela, le tour doit facilement se comprendre. En montrant la balle de plomb aux spectateurs, je l'avais échangée contre ma belle balle creuse, et c'est cette dernière que j'avais mise ostensiblement dans le pistolet. En pressant fortement la bourre, la stéarine s'était cassée en petits morceaux qui ne pouvaient m'atteindre à la distance où je m'étais placé.

« Au moment où le coup de pistolet s'était fait entendre, j'avais ouvert la bouche pour montrer la balle de plomb que je tenais entre mes dents. Le second pistolet contenait la balle remplie de sang qui, en s'aplatissant sur le mur, y avait laissé son empreinte, tandis que les morceaux avaient volé en éclats. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

Soirée intime chez le Prince Impérial

REPRÉSENTATION DE LA GRAMMAIRE

Le mardi-gras, il y avait réception intime chez le Prince Impérial. Le pavillon de Flore était en fête. C'est dans un salon tendu de riches tapisseries et splendidement éclairé que l'héritier du trône des Napoléon a reçu ses invités.

L'Empereur et l'Impératrice, les princesses Mathilde et Clotilde, les dames de la cour, la maréchale Bazaine, le général Frossard, le commandant Lamay, et quelques rares élus, assistaient à cette réunion de famille, ainsi que les amis du prince, au nombre desquels il ne faut pas oublier le jeune Conneau.

Une petite représentation théâtrale avait été organisée. La pièce choisie était *la Grammaire*, un acte emprunté au répertoire du Palais-Royal. Le jeune prince et ses jeunes amis s'étaient distribués les rôles. Tout ce petit monde intelligent a très bien rendu l'esprit des personnages qu'il était chargé de faire vivre sur un mignon et élégant théâtre dressé dans un des salons particuliers de Son Altesse. Le fils de l'Empereur, dans son rôle d'aspirant académicien pour lequel les premiers éléments de la grammaire sont lettre morte, a parfaitement dit et finement fait sentir la délicatesse des situations auxquelles est soumis son personnage. Son professeur de diction et de maintien a dû être content de lui.

A propos de la représentation de *la Grammaire* au palais des Tuileries, un reporter politique ne manquerait pas de faire observer que la comédie ne s'établit solidement à Athènes que lorsque l'élément démocratique eût complètement prévalu sur l'élément aristocratique, et que le despotisme des Pisistratides encouragea le culte de la tragédie à l'exclusion de tout autre. Le susdit reporter en arriverait à expliquer pourquoi Napoléon I^{er} prenait des leçons du tragique Talma, et non pas de l'acteur Potier, qui se faisait alors applaudir aux *Variétés*. Ces inductions et ces déductions ne sont pas de notre domaine, et nous mèneraient trop loin.

Chez le Prince Impérial, comme jadis chez les Grecs, c'est la gastronomie qui a été chargée de récompenser le zèle des acteurs. Mais tandis que dans la Mégaride on se contentait de donner à Susarion, le premier qui gagna le prix de comédie, une corbeille de figues et une jarre de vin, le futur Napoléon IV a réuni autour d'une table délicatement servie six enfants qui l'avaient secondé dans ses débuts dramatiques. Ce dîner privé, auquel avaient été conviés le général Frossard, le docteur Corvisar et le commandant Lamay, avec les jeunes comédiens, fut plein d'entrain et de joyeux propos.

Je ne sais si M. Frossard, le précepteur du Prince Impérial, assaisonna le menu d'une leçon philosophique. En tous cas, le moment n'aurait pu être mieux choisi pour rappeler aux jeunes artistes un

certain dialogue entre M. de Talleyrand et l'acteur Potier, et reproduit par Louis Lurine dans le *Train de Bordeaux* : « La grandeur d'un véritable comédien comme moi, dit l'acteur, est éphémère, mais elle ne fait pleurer personne... mon esprit n'a joué qu'avec des illusions charmantes, et je n'ai vaincu mes ennemis du parterre qu'en les forçant de m'entendre et de s'amuser. Vive la marotte de Potier ! Voilà un sceptre qui n'a blessé aucun de mes sujets; voilà une royauté qui n'est point tyrannique, point ambitieuse, point jalouse, et qui partage volontiers son royaume et sa puissance avec d'autres rois que l'on appelle Odry, Vernet et Brunet ! »

Ses jeunes auditeurs auraient probablement remercié le général Frossard de cette leçon pleine d'à-propos.

LÉO DE BERNARD.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

PIERRE QUI ROULE; LE BEAU LAURENCE, par G. Sand. (2 vol. Lévy.)

Si George Sand auteur dramatique soulève encore de temps à autre la poussière de la discussion, George Sand romancier a depuis longtemps lassé la critique. Tout a été dit pour et contre. On regarde distraitemment couler ce beau fleuve aux ondes égales, qui jamais ne s'est ralenti et qui ne fait pas mine de s'épuiser.

Il est bon pourtant de s'arrêter quelquefois devant cette production incessante, et de pousser le coude aux générations qui se succèdent, pour qu'elles adressent leurs hommages à l'Excellence littéraire que la mort seule pourra « relever de ses fonctions. »

Une idée maîtresse se dégage de l'œuvre entière de George Sand; c'est une protestation, en quatre-vingts volumes, contre l'état social, vous vous récriez? attendez : contre son despotisme, son hypocrisie, son égoïsme, sa sottise, ses conventions injustes. Et, je vous prie, n'y a-t-il pas dans la vie de chacun de nous des moments où notre instinct de justice blessé nous plonge dans l'indignation ou le découragement? Que la protestation arrive pendant ces heures de légitime misanthropie, et nous voilà soulagés, déliés pour un instant. Car aussitôt; d'un grand coup d'aile, l'écrivain nous entraîne hors du réel, et nous fait traverser les espaces imaginaires où l'on ne rencontre que des sentiments nobles et héroïques, des êtres d'une essence supérieure, qui, dans un magnifique langage, nous exhortent à développer nos idéalités endormies.

Qu'il y ait une thèse dans chaque roman de George Sand, je ne le nie pas. Et qu'elle soit vraie ou fausse, qu'importe! A mes yeux ce n'est pas une thèse, mais un thème.

En effet, peindre un aspect des choses, rendre un sentiment particulier, une conception idéale de la vie, ce n'est pas prouver. Qu'a de démonstratif un cas exceptionnel? Que conclure des personnages purement fictifs, qui ne prennent point corps et ne s'imposent pas à nous comme des types?

Lélia, André, Jacques, Valvèdre, images flottantes, nuages qui ont un nom. Balzac, en vingt lignes, fixe un personnage dans la mémoire comme on pique un papillon sur la plaque de liège; George Sand peint des vapeurs qui se dissipent après la lecture comme la rosée au soleil de septembre.

Mais vous avez fait au pays d'idéal un délicieux voyage; vous avez un peu maudit le monde tel qu'il va, — assez mal d'ailleurs; — vous vous êtes fortifié au contact d'êtres au cœur généreux, à l'âme exquise. Admirez l'œuvre et soyez reconnaissant envers l'auteur.

Dans *Pierre qui roule* et *Le beau Laurence* (je prévient le lecteur que ces deux romans n'en font qu'un), George Sand prend des personnages vulgaires, des comédiens de second ordre, pour dire le mot, des cabotins. Elle promène son *Roman comique* à travers l'Europe, en des aventures qui m'ont rappelé un vieux bouquin intitulé *la Caravane dramatique*, et que j'ai lu dans mon enfance. L'analogie avec *le Capitaine Fracassé*, de Théophile Gautier, est plus grande encore. Mais, d'un coup de baguette, elle transforme

ces cabotins en héros de sentiment; elle les exalte, au sens primitif du mot, et leur fait perdre terre. Les voilà dans le bleu, en plein éther. Et nous, qui lisons George Sand comme un conte de fées, nous voilà dans l'enchantement.

Et quelle belle langue! quelle pureté! Je dirais quelle *sécurité* de style!

LES PORTRAITS COSMOPOLITES, par Charles Yriarte. (1 vol. E. Lachaud.)

On dit que le portrait littéraire est un genre facile : cela est facile à dire. Le vaudeville aussi est facile, et le roman, et la chronique, et la critique, et la politique. Au fond, rien n'est aisé à bien faire. Esquisser un portrait, le rehausser d'un trait, d'un mot spirituel, y ajouter une touche ironique, l'encadrer d'anecdotes, c'est en effet un talent assez répandu. Il n'y faut pas la main d'un grand artiste.

Mais, par de là l'image matérielle, découvrir et décrire la beauté ou la singularité intellectuelle et morale du modèle, pénétrer dans les syringes mystérieuses de son cerveau, c'est un don très-rare. Les yeux de l'artiste ne suffisent plus; la sagacité du psychologue devient nécessaire.

Voir et savoir, le second verbe est aussi important que le premier.

Charles Yriarte est doué; il aime cet art du portrait, il en a fait une étude approfondie, et ce volume des *Cosmopolites* n'est pas son coup d'essai. Il a le bonheur de s'intéresser à ses modèles, de se passionner pour leur caractère. Il apporte dans ses recherches une pénétration singulière. Maître enfin de son sujet, il le traite avec une délicatesse de touche, une abondance de traits, une modernité d'expression qui lui donnent une sérieuse valeur.

Ce qui double son mérite, c'est qu'il s'abstient volontairement de la satire, — ragout tentant. Il a le portrait sympathique. J'excepte à peine quelques-uns de ses *Portraits parisiens*, où il a flagellé, d'une main bien tendre encore, certains vices et certains ridicules contemporains. Ici, dans ces *Portraits cosmopolites*, il n'y a que des hommes : Gautier, Baudelaire, Berlioz, Prim, etc., tous peints sur le vif, avec le ton vrai et en franche lumière. Qu'est-ce que je dis donc, tous hommes? Il y a aussi la note rose, une femme, M^{me} Dora d'Istria, et ce n'est pas le por-

trait le moins réussi. C'est, en tout cas, le plus charmant.

La note rose! Je souhaite qu'elle ne manque jamais à la gamme de notre ami.

PHILIPPE DAURIAC.

LE SINGE BARBIER

Dessin de Decamps

(COLLECTION SAN DONATO)

Le jour où, démentant les vieilles traditions, con-



Vente de San Donato. — Le Singe barbier, tableau de Decamps.

campy a rencontré également l'occasion de très-amusantes satires, de sarcasmes profonds, de fines railleries sur les côtés grotesques, puérils et misérables de notre pauvre espèce. Qui ne se souvient de ces babouins, de ces mandrilles à bas chinés et à culottes courtes, transformés en experts-jurés, graves et capables? Quoi de mieux imaginé, de plus malin, de plus moqueur? Qui ne se souvient aussi de ce vieux beau aux bajoues fardées, minaudant à son miroir? Et les *singes pâtissiers*, et le *singe boulangers*, et les *charcutiers*, et les *peintres*, et les *musiciens*, et tant d'autres, qui ne se les rappelle? Tous sont rendus avec un esprit d'observation, une entente de l'effet, une adresse, une volonté, qui en font, sans rien dire de trop, de vrais chefs-d'œuvre en leur genre.

Le *Singe barbier* n'est inférieur à aucun de ses camarades. Quelle excellente scène de comédie! Est-il assez réussi, ce grave chimpanzé au museau blanchi par l'écume de savon! Et le barbier? l'adorable tournure! Et le petit apprenti affûtant le rasoir du patron sur un cuir, quelle gravité comique! Sans compter que le crépi du mur et les accessoires sont d'une ressemblance et d'une exécution parfaites; car Decamps, qui avait une grande prédilection pour les murailles et les ustensiles, les travaillait toujours avec des soins infinis. Ajoutons que l'effet est d'une franchise et d'une intensité de vérité surprenantes. Enfin, dans ce charmant dessin, tout est traité de main de maître, spirituellement et très-sérieusement.

OLIVIER MERSON.

BAL DES CHIOGGIOTTI

SUR LA PLACE SAINT-MARC

Si jamais, ce qu'à Momus ne plaise! le carnaval était forcé de s'exiler de Venise, il trouverait

un refuge dans l'île de Chioggia. Cette petite île fait partie des lagunes. Elle a une physionomie à part. Ses habitants se groupent en sociétés, qui, à l'époque du carnaval, se donnent le pieux et gai devoir de faire revivre les vieilles traditions. L'émulation s'en mêle et la gaieté n'en est que plus vive.

Dans les derniers jours de fête, les gondoles de Chioggia assiègent les quais de la place Saint-Marc, et déversent autour de l'estrade destinée aux musiciens une foule des plus richement bigarrée. Tout l'entrain de la vieille cité des doges semble ce jour-

triant et dérangeant les habitudes prises, Decamps lança au galop sa patrouille turque dans une rue de Smyrne, il ne fit pas seulement un tableau délicieux d'imprévu et de turbulence, il conquit tout un pays à la peinture, il découvrit l'Orient. Ce sera même l'un de ses meilleurs titres aux légitimes hommages de la postérité.

Mais s'il a en même temps beaucoup exploité la parodie de l'homme par le singe, ce n'est pas lui qui en a le premier rencontré l'idée : dès le dernier siècle, Chardin l'avait fouillée de son pinceau loyal, ferme, d'une exquise bonhomie. Peu importe. De-



Le carnaval à Venise. — Le bal masqué, par une pluie torrentielle, sur la place Saint-Marc, pavillon des musiciens. — (D'après le croquis de M. G. Stella.)

là se donner rendez-vous aux pieds du fameux lion. Les lazzi pleuvent, les impertinences se croisent dans l'air, les éclats de rire partent comme des feux d'artifice. Tout autour du kiosque sous lequel s'abrite la musique de la garde civique, les masques s'agitent, courent, pérorant. Les balustrades sont pour eux des tribunes improvisées où les langues bien pendues haranguent la foule, l'apostrophent, intriguant les uns, gouaillant les autres. On dirait que *Pulcinella* a fait des petits et qu'il a multiplié là ses tréteaux.

Pendant ce temps, les danses vont leur train; danses folles, dont certains pas, certaines attitudes, rappellent encore l'*Emmelia*, la *Cordace* et la *Sicinnis* des Romains et des Grecs, enjolivées de toutes les fantaisies chorégraphiques modernes. Ce bal en plein air, sur la place Saint-Marc, est le plus curieux spectacle qu'on puisse se donner des réjouissances vénitienes. C'est celui que reproduit notre gravure, dans toute sa *furia* et son originalité. Cette année, le bal des Chioggioti a fait contraste plus que jamais aux fêtes médiocres données par la société vénitienne. Son entrain a réveillé le vieux lion de Saint-Marc assoupi, pour lui répéter encore que Venise, fût-elle encore une fois bombardée comme au temps du grand Manin, les Chioggioti n'en viendraient pas moins danser sur la place Saint-Marc, au milieu des boulets et des éclats de rire, comme ils dansent aujourd'hui sous une pluie battante.

MAXIME VAUVERT.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

Ce soir-là, on n'avait pas à redouter pareille visite; le ciel était bleu comme une turquoise; la lune s'y arrondissait en pleine majesté; le gave courait doucement, par bords légers, comme un enfant joyeux; au loin retentissaient les chansons rudes et cadencées des pasteurs.

Mais un bruit plus agréable que celui de toutes ces harmonies pour le maître et les serviteurs de l'hôtel, ce fut le son des grelots d'une chaise de poste.

Pendant qu'on débarrasse la berline de ses copieux bagages, et que les voyageurs procèdent à leur installation, nous allons les faire connaître au lecteur, le priant de pardonner une digression qu'entraîne logiquement l'exposé de cette histoire.

M. de Létang, baron de l'Empire, vivait, depuis sa retraite de colonel, dans une habitation charmante qu'il avait achetée à la banlieue de Toulouse.

C'était une construction très-ancienne, à laquelle le baron avait eu le bon goût de changer peu de chose; un de ces petits castels à pignons aigus, au style bizarre, qui vont de plus en plus s'effaçant, et dont l'aspect éveille mille poétiques images.

Je vois encore, précédant la porte d'entrée exhaussée de quelques marches, la vaste cour carrelée, entourée de grands vases de fleurs, à la façon des *fatios* d'Espagne; elle était entourée d'une grille ciselée comme une dentelle par quelque génie fort inculte de l'époque de Clémence Isaure.

Au-dessus de la porte maîtresse s'étalait un écusson sablé orné d'un tortil baronial de récente facture, dont l'anachronisme avec le reste de l'édifice était gracieusement voilé à moitié par le feuillage de deux treilles qui, grimpant de la cour grillée, serpentaient en festons jusqu'au balcon du premier étage.

De l'autre côté du logis, l'art moderne s'était donné carrière en façonnant un luxueux jardin anglais avec serres, statues, jets d'eau, plantes rares, et vastes allées ombreuses descendant jusqu'à la margelle des eaux de la Garonne.

Tout cela était soigné, amoureuxment tenu; les moindres détails attachaient à cette résidence l'idée de confort, d'existence heureuse.

Heureux! il l'était en effet, l'ex-colonel; après les

émotions de sa vie guerroyante, il s'était calfeutré avec délices dans ce petit manoir, orné à l'intérieur de meubles élégants, de riches objets d'art, de tableaux des premiers maîtres espagnols, dont la provenance, quoi qu'en pussent dire ses envieux, ne devait rien au droit de conquête, car sa loyauté était comme son épée toute d'une pièce.

Le baron pouvait avoir cinquante ans; c'était un homme grand, à la tournure martiale, à la physiologie franche et avenante.

Il avait épousé une femme selon son cœur, qui lui avait donné deux enfants; issue d'une bonne famille du pays, mais orpheline sans fortune, la compagne de M. de Létang avait toutes les qualités qui assurent le bonheur domestique.

La baronne semblait réellement avoir été créée pour cette condition circonscrite et silencieuse, pour cette longue et uniforme épopée de la famille, où s'agitent dans le demi-jour de l'habitude tant d'idées et de sentiments inexprimés; car il y avait en elle plus de cœur que d'enthousiasme, plus de tendresse que de passion.

Sa beauté, merveilleusement respectée par les années, plaisait d'autant plus qu'elle était totalement exempte de cet air coquet, et d'ordinaire fort gratuitement sémillant, dont ses compatriotes croient urgent de se parer, quand même elles sont vertueuses.

Claire, sa fille, était tout son reflet, avec la différence qui ne peut manquer d'exister entre une svelte jeune fille dont les seize ans viennent de s'épanouir, et une femme dans son plus beau lustre.

Quant au caractère de la jeune fille, c'était encore lettre close, puisque ses vœux et ses caprices, aussitôt satisfaits que manifestés, n'avaient eu occasion de se révéler que dans cette zone d'harmonie.

Blanche, rose, sans cesse souriante, avec sa magnifique chevelure couleur d'or pâle, dont les boucles se jouaient autour de son visage mutin, un poète n'eût pu la comparer qu'à une fraîche et limpide idylle.

Mais à l'arc parfaitement courbé de ses sourcils bruns, à l'accentuation aquiline de son nez, à ses lèvres d'un rouge vif et assez développées, quoique admirables de lignes, on voyait bien que Claire n'était pas la fade jeune fille éthérée des régions neigeuses, mais une blonde méridionale au sang chaud, pleine d'initiative et d'action.

Maintenant, quand nous aurons nommé son frère Paul, jeune garçon d'une dizaine d'années, et l'abbé Germain, — un précepteur mélancolique et taciturne, que le baron avait ramené de sa dernière campagne, et dont l'évêque de Barcelone avait garanti à bon droit la vaste érudition et la haute vertu, — nous connaissons tout le personnel de ce ménage qui vivait fort retiré.

En province, les gens dont la position ou la fortune a grandi, inspirent, on le sait, à leurs parents et leurs anciens amis, un sentiment de jalousie qui les tient à distance.

D'ailleurs, las de sa vie agitée, M. de Létang avait tout à fait adopté le genre d'existence de la plupart des militaires retraités, en s'assimilant dans des habitudes arrêtées d'avance.

Se lever, faire quelques tours dans son jardin, en attendant l'heure d'un de ces déjeuners aussi fins que plantureux, dont la contrée possède la recette; aller flâner une partie de l'après-midi sur la place du Capitole, après avoir minutieusement arrêté le programme d'un dîner exquis, l'avenir de sa journée, voilà ce qui lui semblait être désormais le compendium du bonheur.

Dans tout le voisinage on avait une sorte de vénération pour les de Létang: quand on les voyait restant toujours entre eux, se montrer seulement le dimanche à la paroisse pour assister à la messe de l'abbé Germain, chacun les considérait avec déférence, et la grâce de Claire, autant que sa beauté, commençaient à soulever des admirations sur leur passage.

Du reste, on savait déjà par la ville que la jeune fille possédait une instruction hors ligne pour l'époque: elle savait plusieurs langues, dessinait à ravir et était excellente musicienne.

Ce dernier talent charmait les veillées de famille, et faisait souvent oublier à l'ex-colonel les souffran-

ces d'une blessure qu'il avait reçue au bras et dont la douleur était parfois fort intense.

Un soir que le ciel avait été chargé de tempête, le baron fut pris d'une telle recrudescence de mal, qu'il fallut appeler le médecin. Après examen, le docteur insista, dans une scientifique et éloquente dissertation, pour que son client partît sans retard pour les eaux d'Ax.

— Je garantis la cure, si vous êtes là-bas sous trois ou quatre jours pour prendre votre première douche, dit-il gravement au baron; sinon...

Ici le docteur se moucha, huma une prise et eut un hochement de tête si péremptoire, que M^{me} de Létang, alarmée, s'écria:

— Nous serons en route dès demain.

Effectivement, après des soins préliminaires, le baron partit pour Ax, où nous venons de le voir arriver avec toute sa famille.

VII

La table fut bientôt dressée dans la grande salle de l'établissement. Les voyageurs, rangés à l'entour, se disposaient à attaquer de bon appétit le premier service, quand le chef, du ton le plus poli, vint demander un sursis de quelques instants, à cause de l'arrivée d'un autre baigneur.

— Eh! parbleu! qu'il se hâte donc! s'écria le baron; nous n'apportons pas ici des estomacs malades.

Tous les regards s'étaient tournés vers la porte, et l'instant d'après on vit entrer le personnage attendu.

C'était un militaire de taille moyenne, à tournure élégante, au teint basané. Il se glissa dans la salle, appuyé au bras d'un laquais, salua d'un air aussi gracieux que digne, et prit place à table avec l'aisance parfaite d'un homme du monde.

Tout en payant le premier tribut à leur faim de voyageurs, les deux dames examinaient à la dérobée le survenant.

Les traits réguliers de son visage, ses grands yeux tristes et doux, sa plantureuse chevelure grise et soyeuse, en contraste avec son air juvénile, son beau front, qui portait, tracés en creux, les signes de la persistante ambition qui avait dévoré sa vie, tout faisait de lui un homme plus que distingué, poétique.

A première inspection, il avait plu sans doute à M. de Létang, car il lui fit mille politesses, et finit par lui dire:

— Vous êtes officier espagnol, monsieur, et j'ai fait, moi, la guerre en Espagne; mais nous sommes ici sur un terrain neutre: j'espère que nous y vivrons en bonne intelligence.

— D'autant mieux, monsieur, répondit en souriant l'étranger, que je suis désarmé provisoirement. Assez grièvement blessé d'un éclat d'obus qui m'a fracturé la cheville, je viens essayer des eaux pour ma guérison avant de me rendre à Puycerda, où j'ai été nommé commandant de place.

— Eh bien! dit l'ex-colonel, entre invalides, nous tâcherons de tuer le temps le moins mal possible; mais savez-vous que pour un Espagnol vous parlez admirablement notre langue, sans le moindre accent? on jurerait que vous avez été élevé en France; vous avez dû y faire séjour, tout au moins?

Cette demande si simple troubla don Fernandez, et amassa une foule de plis sur son front, mais se remettant aussitôt:

— Ma mère était Française, dit-il d'un ton bref, éludant ainsi la seconde question.

La conversation s'arrêta là pour le premier soir, car le commandant prit prétexte de sa fatigue pour se retirer.

Le lendemain et les jours suivants, on se retrouvait inévitablement à la source, à table, au salon, partout.

Aux eaux, l'existence marche rapide; les fausses conventions sociales s'effacent devant cette nécessité de la vie en commun, et c'est là vraiment qu'on peut faire les plus curieux théorèmes sur les lois de l'attraction, et constater qu'elles sont souvent en sens inverse de la logique usuelle.

Il se passa peu de temps avant que le baron et Fernandez ne se liassent d'une vive amitié. Tous deux avaient parcouru l'Espagne, c'était là un sujet de causeries intarissables, et de jour en jour,

M. de Létang, qui, sous des allures de brusquerie, avait le cœur confiant et le caractère facile, subissait davantage l'ascendant de la nature forte et du charme de manières de cet aimable gentilhomme.

Froid d'abord, réservé ensuite, le commandant avait fini par déployer peu à peu toutes les ressources d'un esprit brillant, d'une humeur enjouée, et de tous ces petits talents d'agrément qui font d'un homme un cavalier accompli.

Nul autant que lui n'a donné plus éclatant démenti au proverbe de la *caque et du hareng*. Par quels miracles de patience et de volonté il avait dû passer pour se faire une éducation complète! car il jouait aux échecs avec le baron, chantait avec Claire ou l'accompagnait au piano, jouait de la guitare en vrai Andalou, faisait des vers ou de jolis dessins sur les albums de ces dames, et tenait enfin tout le monde fasciné.

La société du Tech, peu nombreuse, était, cette année-là, une société d'élite. On y menait une vie douce et facile, faite pour reposer l'esprit et le cœur. C'était presque la vie de famille avec ses joies paisibles, et non la vie bruyante que l'on dépense généralement aux eaux, autour d'un tapis vert chargé d'or, ou bien dans des soirées où les femmes font assaut de luxe et de coquetterie. Il y avait là deux ou trois jolies veuves, et quelques jeunes personnes avec leurs familles, qui, toutes, laissaient paraître ostensiblement leur engouement pour l'Espagnol.

Certes, s'il eût été d'humeur à prendre une compagne, il n'aurait eu qu'à faire un choix.

Mais il n'était pas besoin d'une grande perspicacité pour découvrir que Fernandez se montrait surtout aimable, gai, séduisant en présence de Claire, et que, sans se l'avouer réciproquement, la familiarité pleine de bon goût que motivait leur genre d'existence tendait à prendre un intérêt plus sérieux.

Dès que le bon effet des eaux, qui n'avait pas tardé à se produire chez les deux valétudinaires, eut permis les excursions, on allait un peu explorer les alentours.

Tantôt Claire manifestait une gaieté folle, prenait brusquement sa course, et proposait un but où, bruyante, elle s'élançait, faisant assaut de jeux enfantins avec son frère.

Puis, si, au détour de quelque sentier où restait assis le groupe de famille, elle voyait le regard profond de Fernandez s'arrêter sur elle avec une amoureuse émotion, elle devenait subitement songeuse, distraite, et, d'un bond, allait se pendre au cou de sa mère, comme pour apaiser le trouble mystérieux qui agitait son cœur.

En personne judicieuse et prudente, la baronne essaya de donner l'éveil à son mari; mais celui-ci, fanatisé par son nouvel ami, se contenta de répondre :

— Eh bien! s'ils s'aiment, où est le mal? Ne faut-il pas que notre fille soit mariée tôt au tard? Le commandant est un galant homme, de bonne maison, — j'ai vu ses papiers et sa correspondance avec plusieurs grands seigneurs; — il a quelque fortune, m'a-t-il dit, en dehors de sa place; autant donc ce parti-là qu'un autre! et même mieux que tout autre, car il me plaît, ce garçon! il est chevaleresque comme un hidalgo qu'il est! gai comme un troubadour; avec cela le cœur sur la main, et de la raison comme un vieillard!... Où trouver son pareil, mille tonnerres!

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)



GYMNASE : *Fernande*, comédie en quatre actes, par M. Victorien Sardou. — VAUDEVILLE : Reprise des *Pattes de mouche*, comédie en trois actes, par M. Victorien Sardou. — ODÉON : *L'autre*, comédie en quatre actes, avec un prologue, par George Sand.

Parlons donc de M. Victorien Sardou. Autre-

ment, de qui pourrait-on bien parler? L'auteur de *Fernande* et des *Pattes de mouche* (rappel de médaille) est l'homme du moment, ou, si vous l'aimez mieux, de la minute. Et comme cette minute dévore de réputation et d'hommes! Lui, l'heureux Sardou, le triomphal et l'intrépide, ne se laisse pas dévorer si facilement! Il revient à chaque instant, à chaque saison, sous toutes les formes et dans tous les théâtres : avant-hier, à la Porte-Saint-Martin avec *Patricie*, hier aux Variétés avec *les Pommes du voisin*, aujourd'hui au Gymnase et au Vaudeville; demain au Palais-Royal; après-demain à la Gaité, et partout où bon lui semblera, et pour peu qu'il puisse y suffire! Y suffira-t-il? On en douterait presque à le voir si frêle et si chétif, l'habit noir collé aux flancs, les cheveux collés aux tempes, comme Bonaparte venant de serrer la main de son ami Talma. Mais ne vous y fiez pas : il y a une charpente là-dessous, — et un Sardou seconde manière brisera, un jour ou l'autre, le masque étroit du Sardou actuel.

Avant la représentation de *Fernande*, on savait déjà que le sujet en avait été emprunté à Diderot, et tiré des entrailles de *Jacques le Fataliste*. C'est un étrange et souvent détestable ouvrage que ce *Jacques le Fataliste*, qui contient des pages entières copiées dans *Tissam Shandy*, et d'autres pages qu'il faudrait arracher pour leur libertinage révoltant, mais qui porte aussi en maints endroits les stigmates d'une griffe souveraine. Je dis griffe, parce qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette empreinte. Le *trop humain* est dépassé. Comme Balzac et Frédéric Soulié ont puisé à cette source! Le dialogue y arrive à une franchise et à une ironie grandioses qui trahissent la collaboration posthume de Rabelais, de Montaigne et de La Fontaine. Par ci, par-là, un goût du ruisseau de François Villon : « Il n'est bon bec que de Paris! » Le réalisme a fait ses choux gras de l'histoire de l'ami Bigre. « Maître Bigre, le plus fameux charron du village, avait un fils. Bigre le père fut mon parrain, et Bigre le fils était mon ami. Les descendants de Bigre qui occupent aujourd'hui la boutique s'appellent Bigre. Quand leurs enfants, qui sont jolis, passent dans la rue, on dit : Voilà les petits Bigre! Quand vous prononcez le nom de Boule, vous vous rappelez le plus grand ébéniste que nous ayons eu. On ne prononce point encore dans la contrée de Bigre le nom de Bigre sans se rappeler le plus grand charron dont on ait mémoire. »

Mais ce n'est pas de l'histoire de l'ami Bigre qu'il s'agit dans la pièce nouvelle du Gymnase, c'est de l'histoire, bien autrement émouvante, du marquis des Arcis, de M^{me} de la Pommeraye, et de la d'Aisne, un chef-d'œuvre de passion, quelque chose qui peut hardiment être placé à côté de *Manon Lescaut*. Le sujet est celui-ci : Une femme, cruellement trompée par son amant, imagine de s'en venger d'une façon non moins cruelle; pour cela, elle s'en va chercher dans un tripot une malheureuse fille, jeune et belle; elle l'habilte, elle la fait instruire, elle l'installe avec sa mère dans un appartement modeste. « Vous ne fréquenterez point les promenades publiques, dit-elle aux deux femmes, — car il ne faut pas qu'on vous découvre; vous ne recevez personne, pas même vos voisins et vos voisines, parce qu'il faut que vous affectiez la plus profonde retraite; vous serez de la plus grande assiduité aux offices de la paroisse, jours de fêtes et jours ouvrables; vous filerez, vous coudrez, vous tricotez, vous broderez, et vous donnerez aux dames de charité votre ouvrage à vendre, car il faut qu'on ne vous croie ni pauvres ni riches; votre fille n'osera jamais sans vous, ni vous sans elle... J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je vous en promets la plus signalée récompense. »

Cette récompense consiste à jeter cette infortunée, ainsi transformée (comme Balzac devait, plus tard, transformer Esther Gobseck), dans les bras du marquis des Arcis, l'amant infidèle, qui l'épouse avec toutes sortes de respects. On devine le dénouement : au sortir de l'église, M^{me} de la Pommeraye dévoile publiquement le passé de la marquise des Arcis. La pauvre fille n'a plus qu'à faire ses paquets. Mais le marquis est un philosophe... de l'école de Diderot, parbleu! et lorsqu'elle vient lui adresser ses adieux, en embrassant ses genoux, voici le discours qu'il lui tient : « Levez-vous,

madame, je vous ai pardonné; au moment même de l'injure, j'ai respecté ma femme en vous; il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en repens. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois. Levez-vous, je vous en prie, madame la marquise; levez-vous, ma femme, et embrassez-moi. Madame des Arcis, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place! »

Déjà, en 1831, M. Ancelot avait essayé, non sans succès, de mettre ce pathétique épisode à la scène, sous le nom de *Léontine*. La version de M. Victorien Sardou a plus d'ampleur et d'audace. La scène se passe de nos jours, quoique la plupart des noms aient été bravement conservés. Ainsi nous avons une table d'hôte rue des Acacias, à Montmartre, à la place de l'hôtel de Hambourg, rue Traversière. Mais ce sont les mêmes personnages, c'est la même vengeance féminine ourdie avec le même raffinement. Il y a des scènes hardiment menées, du mouvement, des brutalités, qu'on a acclamées le premier soir, et sur lesquelles on reviendra peut-être. N'importe, c'est du bon Sardou; nous en recauserons à loisir. En attendant, disons que les acteurs ont fait merveille, Landrol le premier, et Pujol, et Nertann. M^{me} Pasca représente la femme qui se venge; elle a eu d'admirables moments. M^{lle} Antonine donne une physionomie touchante au rôle de *Fernande*. — Et voilà cent représentations assurées!

Que dire des *Pattes de mouche*, qu'on vient de reprendre au Vaudeville? C'est une des premières pièces de M. Sardou; elle est sans importance, elle ne veut qu'amuser. Elle est dans cette manière fatillonne qui a dicté *Nos Intimes* et *les Ganaches*. Elle est très à sa place au Vaudeville, — quoiqu'elle y soit moins bien jouée qu'au Gymnase. Dans les dernières années de sa vie, M^{me} Rose Chéri rivalisait de nerfs avec M^{me} Anaïs Fargueil; l'une et l'autre ne jouaient plus, elles se *détendaient*; c'était à qui grincerait le plus des dents, à qui casserait le plus d'éventails, à qui fausserait le plus de pianos, à qui froisserait le plus de lettres... Oh! la lettre froissée! Rose Chéri excellait à ce procédé, qui a signalé sa dernière manière et marqué les créations de la baronne d'Ange et d'Albertine de la Borde, — extrême et surprenant refuge de cette vertueuse nature!

Je suis en retard pour parler de *L'autre*, la dernière pièce de M^{me} George Sand à l'Odéon. C'est un succès qui promet de rappeler celui du *Marquis de Villemer*. On ne s'amuse pas beaucoup à *L'autre*, je le dis tout net et tout de suite; — avis aux esprits frivoles qui seraient tentés de passer l'eau, sur la foi des dithyrambes d'une certaine partie de la critique! Il faut être un peu initié pour goûter du charme au répertoire dramatique de George Sand. Une grande subtilité d'esprit, une morale indépendante, l'affranchissement de tout pacte social, le dédain du rire, un besoin d'émancipation, une ardeur d'absolution générale, le goût des milieux faux, l'amour des caractères exceptionnels, voilà quelques-unes des conditions principales pour être reçu *sandiste*. Je ne vous dirai pas les épreuves particulières. Un spectateur sain et quelque peu candide se sent effarouché en entrant de plain-pied dans ce sanctuaire de déclassés. *L'autre*, par exemple, est un drame en faveur d'un père adultère. La partie non initiée du public a fait la grimace, — à ce point que l'auteur a cru nécessaire, ces jours derniers, d'écrire un bout de préface, pour justifier ses intentions.

« Quelques personnes ont cru voir ici une thèse, — dit M^{me} George Sand; — le mot est trop ambitieux pour moi; j'accepte celui de proposition. Or, je propose d'absoudre le mal qu'on n'a pas voulu empêcher. Absoudre n'est peut-être pas le mot non plus, il faut dire *pardner*, comme dans la pièce. Si l'on s'obstinait à y voir un plaidoyer en faveur de l'adultère, je protesterais contre l'intention cachée qui ne peut être imputée à mon caractère, lequel manque absolument de finesse et d'habileté, et j'en appellerais au calme de la lecture. La thèse contraire, si thèse il y a, est plaidée durant toute la pièce par tous les personnages, par la femme coupable qui meurt de chagrin, par la fille qui renie et maudit presque son père illégitime, par le fiancé qui le soupçonne et l'insulte, par le précepteur qui

n'admet pas d'excuse à la faute commise. Mais le pardon est invoqué par le coupable qui a expié, et le pardon tombe de la bouche la plus pure, celle de l'aïeule qui n'a jamais fait que le bien. Je crois que celle-ci est dans la vraie morale et dans la vraie religion; et, si l'on m'assurait qu'il faut punir à outrance et sans retour le mal que l'on a autorisé, j'avoue que je ne le croirais pas.»

C'est déjà quelque chose d'avoir obtenu ces explications de M^{me} George Sand. D'ordinaire, elle en agit plus cavalièrement avec le public et la critique. Ainsi elle écrivait en tête de son *Molière*, un *Molière* bien à elle, en effet : « Depuis quelque temps, j'ai lu avec assez d'attention, pour en faire consciencieusement mon profit, ce qui a été écrit sur mes essais dramatiques. Mais, à mon grand regret, je n'y ai trouvé aucun profit. » Soit. De mon côté, je ne me laisse point prendre à ses prétendues théories et à ses soi-disant systèmes. Des indiscrétions nous ont renseigné sur sa façon de travailler : son ouvrage terminé, elle en commence immédiatement un autre. Voici les rames de papier immaculées,



Le tourniquet — Le jour de l'ouverture.

voici les plumes taillées fraîchement. A l'ouvrage! Cela vient abondamment, ou cela vient lentement, mais cela vient toujours; cela est du génie, ou cela est du talent; cela est de la sensibilité comme le *Marriage de Victorine*, ou de l'esprit comme le *Démon du*

raient bien se permettre de penser que madame l'Assistance publique a la sensibilité un peu vive, la compassion un peu légale, et la charité un peu féroce. Ah! les pauvres sont des ingrats, qui ne se doutent pas de ce que l'on fait pour eux, et qui, peut-

foyer; cela est du pastiche comme les *Vacances de Pandolphe*, ou du caprice historique comme les *Beaux Messieurs de Bois-Doré*; cela est de la passion comme *Flaminio*, ou de la grâce comme le *Pavé*; cela est de la sincérité comme *Maitre Fovilla*, ou de la manière comme les *Don Juan de village*, — à moins que cela ne soit du paradoxe lugubre comme *l'Autre*.

En cette dernière pièce, M^{me} George Sand s'est montrée ce qu'elle est trop souvent : un *Marivaux* cruel.

CHARLES MONSELET.

COURRIER DU PALAIS

Ah! il ne faut pas badiner avec madame l'Assistance publique. Vive Dieu! avec quelle énergie elle défend les pauvres! Il y a des esprits chagrins qui pour-



Race bovine 1^{er} prix
« La gloire est une chaîne. »



L'inventeur
« Monsieur! monsieur! prenez connaissance du prospectus. »



Great-attraction. — « Qu'est-ce que c'est? »

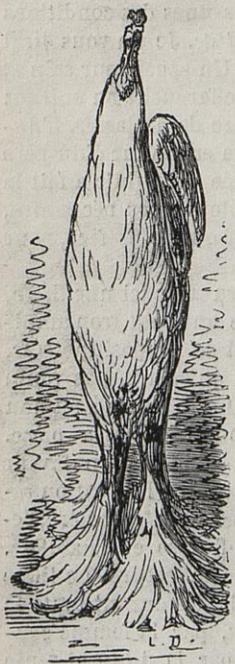
être, s'ils étaient bien au courant, se permettraient de dire à leur bienfaitrice : Madame, madame vous nous assistez trop!

Mais, attendons un peu, le procès n'est pas encore commencé, nous n'avons eu qu'une sorte d'escar-

mouche, une manière de prologue; la grande bataille ne peut manquer de s'engager, et depuis plus de soixante ans que dure cette guerre sourde de la perception du droit des pauvres par l'Assistance publique, — un dixième de la recette brute, rien

que cela, — les parties belligérantes ont été trop souvent sur le point d'en venir aux mains pour que la lutte n'éclate pas bientôt, ardente, acharnée.

Cette perception du droit des pauvres est-elle bien légale? Naturellement, on ne résout pas la question de la même manière dans les deux camps; son origine ne serait rien moins que favorable à l'Assistance publique; mais depuis ce temps-là il s'est produit une accumulation de lois, de décrets, de règlements qui vont être l'artillerie de cette bataille définitive. Je puis bien avoir, moi, sur ce point, une opinion personnelle qui ne me paraît pas trop difficile à deviner, mais que j'ai toutes sortes de raisons pour ne pas formuler encore et surtout ici. Après s'être demandé si ce prélèvement est légal, on se demandera encore s'il n'est pas excessif,



Cochinchinois 1^{er} prix.



Race porcine. — 1^{er} prix. — La belle mère.

A L'EXPOSITION AGRICOLE (DESSINS DE G. DORÉ)



M. Prudhomme. « Imposant spectacle que le déploiement de forces aratoires. »

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



Désespoir d'un orateur.

— Les misérables! ça n'est plus mon discours! il est tellement plein de coquilles qu'on croirait se promener au bord de la mer.



— Avec leur régime économique! c'est toujours pas moi qu'ils économisent là-dedans!



— Votre manteau? madame, voilà plus d'une heure que nous le cherchons..
— Je me rappelle maintenant! je l'ai déposé au Mont-de-Piété!



— Sapristi! pas le cabinet particulier que j'avais rêvé ce matin!



Les haras faisant partie des beaux-arts, onbouchonne les chevaux dans les musées.

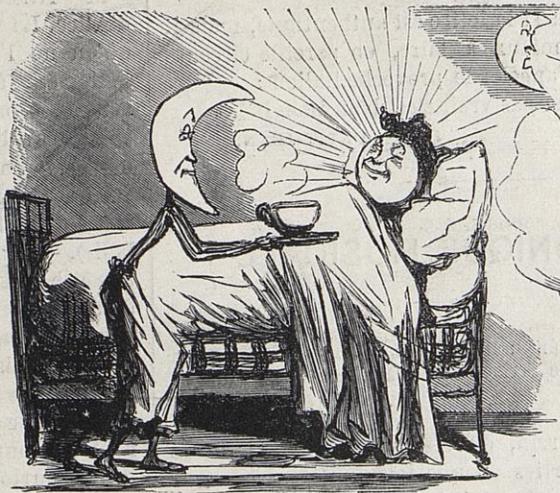


Le concierge du club des patineurs cirant les escaliers de façon à ce que ces messieurs puissent au moins glisser quelque part.



OBSERVATOIRE

Avant de s'en aller, M. Le Verrier monte décrocher sa fameuse planète, afin que personne n'en puisse profiter désormais.



Le soleil profite de la grève à l'Observatoire pour se lever à dix heures du matin, et se faire porter son café dans son lit par la lune.



Furieux de se voir destitué M. Le Verrier charge son télescope comme un canon et tue la lune avec.



— Sapristi! heureusement qu'on va réduire l'armée!



Le revolver entré dans nos mœurs.
— Monsieur, après vous le journal!



— Tu crois! y a encore de la besogne pour les démolisseurs
Parbleu! je vais tâcher d'entrer à la *Marseillaise*!

et puis, en dernier lieu, s'il atteint réellement son but. Attendez donc, les avocats discuteront tout cela, et je vous raconterai leurs arguments.

Pour le moment, voici la situation :

Les directeurs de théâtres ont, le même soir, formellement refusé de laisser percevoir le dixième de leur recette; ils ont éconduit les percepteurs de l'Assistance publique qui se présentaient. Les constatations de l'huissier disent qu'ils les ont *chassés*; mais c'est là un de ces mots énormes qui font bien dans une requête, et l'avocat des directeurs, M^e Carraby, a vertement protesté contre cette expression. L'Assistance publique a obtenu une ordonnance de référé qui l'autorise à saisir les recettes conservatoirement, vu l'urgence, même un jour férié, même après l'heure légale; et les directeurs demandent la discontinuation des poursuites comme faites sans droits et contestant qu'il y ait péril en la demeure.

M^e Allou, qui répondait à M^e Carraby, a commencé par justifier le droit des pauvres, d'abord au point de vue moral, et ensuite au point de vue juridique. Il a fait ses réserves pour le justifier d'une façon plus complète lorsque viendra la discussion au fond; mais, en attendant, il s'est amusé à prouver qu'un prélèvement de dix pour cent n'était pas la mort des directeurs.

Vous comprenez que nous sommes en pleine procédure. Le tribunal ayant maintenu l'ordonnance, les directeurs ayant immédiatement interjeté appel, et la troisième chambre de la cour devant statuer cette semaine sur cet appel, je me contente de tailler mon crayon pour recueillir l'historique de ce fameux droit des pauvres. Je prévois qu'il y aura, comme on dit au Palais, quelque chose à faire.

Avec le retour des agents de remplacement militaire, reviennent ces curieux procès qui n'avaient pas peu contribué autrefois à discréditer ces agences. C'est toujours un tort en logique, en morale, et surtout en équité, que de porter d'une façon absolue les accusations contre telle ou telle nature d'industrie, contre telle ou telle catégorie d'industriels; aussi nous empressons-nous de déclarer que le *marchand d'hommes*, tel que nous le fait connaître une poursuite récente devant la sixième chambre du tribunal correctionnel, peut bien n'être qu'une exception, quoique l'esprit gaulois semble s'acharner à en faire un type.

Voyons, voyons, soyons justes; il y a le marchand de chevaux et le maquignon; tous les marchands de chevaux ne sont pas maquignons, et, ce qui est plus vrai encore, tous les maquignons ne sont pas marchands de chevaux.

M. Grinon avait fondé un bureau de remplacement militaire, sur le boulevard du Prince Eugène, je pense, ou quelque part par-là; il avait ses courtiers qui parcouraient la province, et recrutaient pour lui des remplaçants aux quatre points cardinaux. Vous pensez bien que je n'ai pas l'intention ni la facilité de vous donner tout le détail de ses opérations, le tribunal n'en ayant relevé que ce qui constituait le délit d'escroquerie. Du reste, il payait bien, ou du moins il promettait de bien payer les hommes; c'était quinze cents francs, dix-huit cents francs, et le tout assaisonné de quelques petites douceurs, une montre, un bon dîner, le spectacle; mais, il faut bien le dire, il avait pris une singulière habitude quand il s'agissait de verser le prix convenu.

Ah! ce n'est pas moi qui raconte, ce sont les plaignants, pour la plupart campagnards naïfs et timides. Ils arrivaient à Paris pour toucher leur prime, et trouvaient sur une table un monceau de piles composées exclusivement de pièces de un franc et de cinquante centimes. « C'est quinze cents francs qu'il vous revient, n'est-ce pas? Voilà votre affaire. » M. Grinon, ou bien son commis Farine, poussait vivement dans un sac un gros tas de cette menue monnaie: « Voilà votre affaire. — Mais je voudrais bien compter. — Ah! nous n'avons pas le temps; vous allez manquer le chemin de fer! Partez vite! » et les remplaçants trouvaient dans le sac, quand ils étaient partis, de quatre cent cinquante à cinq cents francs. Ils revenaient alors présenter leur humble réclamation, et on les apaisait généreusement avec une centaine de francs de plus. Le tribunal n'a pas admis cette façon singulière d'établir des comptes, et il a

condamné M. Grinon à treize mois de prison; le commis a été acquitté.

Je conserve pour ma prochaine chronique ce procès toujours renaissant des prétendants à la succession Thierry, succession ouverte et vacante depuis plus de deux siècles. Avec les intérêts échus, et même en laissant de côté les intérêts composés, il ne s'agit pas moins que de centaines de millions. Ce n'est plus un procès, c'est une légende judiciaire qui commence à Venise, par un testament daté du 10 février 1654, et qui finit... Mais non, je vais trop loin, il n'est encore donné à personne de savoir où et quand elle finira. On n'a pas oublié cette fameuse fortune imaginée par Eugène Sué dans le roman du *Juf-Errant*, et autour de laquelle pivotent les convoitises de la compagnie de Jésus, représentée par Rodin. Eh bien! ici comme toujours, voilà le roman dépassé par la vie réelle.

Mais je m'aperçois que si j'étends encore un peu mon préambule, je ne me laisserai plus rien à dire, et je tiens à vous raconter ma légende. La première chambre du tribunal civil de la Seine vient de déclarer encore non recevable en sa demande un héritier qui se présentait; mais qu'il soit bien entendu que je n'accepte cet incident que comme une phase de l'affaire, et comme un prétexte pour vous l'exposer; d'ici à un siècle ou deux, ou trois, il se trouvera bien un Petit-Jeu de l'avenir pour dire à vos petits-enfants et arrière-petits-enfants ce qu'il en sera advenu. Cela aura l'air d'un conte de fée.

Je trouve dans un journal judiciaire le compte rendu d'un procès, que je n'ai point entendu plaider, devant la deuxième chambre de la cour impériale à Paris. Je n'ai plus le temps ni la place de vous expliquer le sujet du débat; peut-être le ferai-je un jour ou l'autre; mais comme j'ai peur de l'oublier, — ce qui doit m'arriver souvent, je veux en extraire un document invoqué par l'avocat d'une des parties :

Un lauréat habituel des concours régionaux avait écrit à un confrère en agronomie une lettre commençant par ces deux lignes :

« Monsieur, je voudrais avoir un taureau de votre espèce et un cochon que je ferai élever comme vous... etc. »

Je ne sais pas si la lettre est authentique, mais il n'y a rien de mieux à faire, en pareille circonstance, que de rappeler le proverbe italien :

« Si cela n'est pas vrai, c'est bien imaginé. »

PETIT-JEAN.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Robert-le-Diable*, opéra en cinq actes, de Scribe et Germain Delavigne; musique de Meyerbeer.

M. Émile Perrin, directeur de l'Opéra, joué de dangereuses parties chaque fois qu'il remet à neuf une pièce de son répertoire courant.

Voilà : M. Perrin s'est occupé de peinture dans sa jeunesse. Il n'y a pas de mal à cela; mais d'avoir touché à une palette, il lui est resté ce qu'on pourrait appeler l'empreinte professionnelle. Comme peintre, il ne peut vivre en face de décors déteints, ni rencontrer dans ses coulisses des figurants drapés dans des costumes défraîchis.

Alors il commande de tout jeter à la borne, et du même geste directorial il met en mouvement ses décorateurs et ses costumiers, qui équipent à nouveau la pièce désemparée. C'est ainsi qu'il vient de faire pour *Robert-le-Diable*, après s'y être pris de la même façon à l'endroit de *Guillaume Tell*, des *Huguenots* et de *la Favorite*.

Cependant l'opéra dont on prépare la réédition est momentanément abandonné; on cesse de le jouer pendant six mois, et ce temps est employé à faire des répétitions minutieuses. On rectifie la mise en scène, c'est-à-dire, et pour prendre le mot dans le sens technique, on règle les mouvements des acteurs. On s'occupe aussi à revoir les rôles sur le texte, afin que les moindres intentions des auteurs soient respectées.

Mais c'est là justement qu'est le danger.

Oui, faire réapprendre à des chanteurs une musique qu'ils savent déjà, et qu'ils ont débitée nombre de fois, c'est les jeter dans un grand désarroi. Ils ont pu, dans la longue pratique d'un rôle, en fausser le sens en plus d'un endroit; toujours est-il qu'ils sont faits à le dire de telle façon, qui est justement celle à laquelle le public, de son côté, est rompu. A moins d'erreur grossière, il n'y a pas un intérêt bien pressant à leur faire subir ce traitement orthopédique.

Mais on vient dire à ce Bertram, à cet Arnold, à cette Valentine : Prenez garde, vous êtes complètement à côté de la vérité; voilà dix ans que vous ne débitez que des sottises. Ici pressez le mouvement, là faites un point d'orgue, c'est marqué sur la partition; nous avons d'ailleurs une lettre que l'auteur écrivait dans le temps à sa cousine, et où il lui signalait l'intention qu'il fallait mettre à ce passage de son œuvre.

Les pauvres chanteurs sont tout ahuris et ne savent auquel entendre. Ils doutent de tout et d'eux-mêmes; les habitudes prises de vieille date tendent à revenir, et les nouvelles sont trop nouvelles pour prévaloir.

Arrive le jour de ce qu'on appelle « la première de la reprise, » et tout le monde a mal aux nerfs dans le théâtre; le public lui-même est dérouté, on lui a changé son opéra qu'il sait par cœur, ses *Huguenots* ou son *Robert-le-Diable*.

Autre chose est donc de reprendre une pièce absolument oubliée de tous, ou bien celle qu'on jouait encore il y a six mois, et qui est présente à la mémoire sous une forme déterminée.

A l'appui de notre dire, nous pourrions citer la représentation de *Robert-le-Diable* donnée lundi à l'Opéra, et qui pourrait passer pour une simple répétition.

M^{me} Carvalho, qui faisait Isabelle, était visiblement malade; elle a toussé son air du quatrième acte plutôt qu'elle ne l'a chanté. Il est vrai qu'elle avait dit la cavatine du second acte de façon à se gagner le public. Sa voix était fatiguée dès le début et parfois détonait plus qu'il n'est permis; mais le charme de la diction avait tout sauvé.

M^{lle} Nilsson abordait pour la première fois le rôle d'Alice. La vérité est qu'elle l'a dit plus mollement qu'on ne l'aurait souhaité. Ainsi elle a pris trop lentement (à notre goût) la romance du premier acte. Par contre, elle a détaillé avec assez de finesse et dans un bon style de comédie le premier couplet de la « ballade de l'ermite. » Tout eût été pour le mieux, si elle n'avait gâté le second couplet par des traits de sa façon (dont Meyerbeer eût fait une maladie). — Ce qui n'est guère tolérable encore, c'est que M^{lle} Nilsson se laisse jeter, à un moment donné, douze bouquets et une couronne d'argent, comme pour nous apprendre qu'elle a du talent. Si les grandes artistes usent de ces stratagèmes à l'américaine, que restera-t-il aux petites ?

Le rôle de Robert était dévolu à Colin, dont on ne peut méconnaître les qualités vocales, l'éclat du timbre surtout, et la facilité d'émission des sons du médium. Mais Colin ignore l'art des nuances, par où se distinguent les grands chanteurs. Il dit tout ce qu'il a à dire avec la même voix et les mêmes inflexions, sans trop se préoccuper des sentiments par lesquels passe son personnage. On l'attendait à la célèbre fanfare : *Des chevaliers de ma patrie...* Mais ç'a été comme une fatalité; sa voix, d'ordinaire si éclatante, lui a fait défaut à ce passage, et l'effet du morceau a été manqué.

Quant à Belval (Bertram), nous voulons bien croire qu'il était malade. Au début de la soirée, il lui a échappé quelques intonations fausses, et dès lors il a perdu toute confiance en lui-même. Arrivé au cinquième acte, il était haletant et suffoqué par l'émotion. Du reste, le rôle de Bertram ne sied pas précisément à Belval, dont la nature paternelle et les allures débonnaires ne sont rien moins que diaboliques.

Il nous reste à louer l'orchestre et aussi les chœurs, qui sont stylés en perfection, outre que la qualité des voix y est fort belle.

Nous n'oublierons point non plus le tailleur de l'Opéra, qui n'est point un si petit personnage. Les costumes qu'il a exécutés pour la reprise de *Robert-le-Diable*, surtout ceux des chevaliers, sont

faits de main d'artiste, et avec une préoccupation louable de la vérité historique.

Quant aux décors, on a refait celui du premier acte, qui est mieux aménagé et moins naïf que celui de la création; puis celui du troisième acte (le « site de la création »), d'une ordonnance simple et magistrale. Les autres ont été seulement nettoyés et repeints par endroits.

Mais ces retouches ont trop embelli le cloître et le cimetière de Sainte-Rosalie. C'est maintenant un square qui pourrait être signé Alphand.

On nous saura peut-être gré de nous en être tenu, dans ce rapide croquis, aux détails de la représentation de lundi, ne voulant pas entamer la discussion sur l'œuvre elle-même, que nous supposons connue de tous. On la donnait, en effet, pour la 509^e fois!

509 représentations en 38 ans : soit un peu plus d'une par mois. Ce qui revient à dire que le seul opéra de *Robert-le-Diable* a usé le douzième du temps et des forces de notre grande usine lyrique.

ALBERT DE LASALLE.

OBSÈQUES DE M^{GR} DE BONALD

En mourant, M^{GR} de Bonald avait désiré que son corps fût inhumé dans les caveaux de la chapelle de la Vierge, à Saint-Jean.

Saint-Jean est la cathédrale, l'église métropolitaine de Lyon. C'est un monument vénérable de l'antiquité ecclésiastique, dont l'ensemble rappelle le style byzantin si riche et si pittoresque des cathédrales allemandes élevées sur les bords du Rhin.

L'extérieur de l'église Saint-Jean est très-grave et très-majestueux. Quatre grandes tours, terminées en plate-forme et couronnées d'une balustrade dentelée, donnent un aspect saisissant aux larges proportions de la façade, si remarquable par sa galerie, sa rosace et les fines sculptures de ses voussures inférieures.

On fait remonter la fondation de Saint-Jean au commencement du septième siècle, et l'érection de ses tours à la fin du quinzième.

La grande nef est d'un style imposant. Des colonnes, aux lignes pures et élégantes, portent sur leurs chapiteaux, finement fouillés, une voûte divisée en compartiments formés de nervures bien taillées, et dont l'ensemble produit l'effet d'un pavillon aérien jeté au dessus de l'enceinte.

La chapelle où reposent aujourd'hui les restes de M^{GR} de Bonald fut construite par Charles de Bourbon, au seizième siècle. L'architecture est d'un dessin gracieux et flexible, au milieu duquel l'art gothique et la Renaissance ont jeté leurs gracieuses inspirations. Les broderies en sont si fines et si abondantes, que les archéologues voient là plutôt l'œuvre d'un sculpteur tailleur d'images que l'œuvre d'un architecte.

Le palais archiepiscopal de Lyon est attenante à l'église Saint-Jean. C'est dans la salle des Pas-Perdus du palais, transformée en chapelle ardente, qu'a été exposé le corps de M^{GR} de Bonald. Cette chapelle, tendue de camelot noir bordé de galon de fil blanc, avait pour tout décor des écussons aux armes du cardinal. Le prélat défunt reposait sur un lit de parade, formé d'un coussin d'étoffe écarlate et supporté par quatre colonnes revêtues de noir. L'archevêque était revêtu de ses habits épiscopaux, chasuble, rochet, bas et gants violets, mitre en tête.

La salle d'exposition était éclairée par les fenêtres, qui n'avaient pas été masquées, et par douze cierges allumés sur un des deux autels dressés, l'un à la tête, l'autre à la gauche du corps.

On évalue à plus de cent mille personnes les fidèles admis à visiter le corps exposé.

Cette affluence explique la foule énorme qui se presse sur le *quai de l'Archevêché*, et dont notre gravure reproduit l'entassement. Pendant quatre jours et demi le nombre des visiteurs a été de 20 à 25,000 depuis le matin à la fin du jour.

Les obsèques de l'archevêque-cardinal-sénateur ont eu lieu jeudi dernier, 3 mars.

Le cortège, composé de troupes de cavalerie, d'artillerie, d'infanterie, d'enfants des écoles, des com-

munautés religieuses, de congrégations, de prêtres séculiers et réguliers, de dignitaires, de magistrats et de fonctionnaires, formait une immense procession.

Le cercueil, surmonté des insignes épiscopaux, était porté par douze jeunes clercs du grand-séminaire.

Devant le corps marchaient les deux abbés-prévôts de la Trappe de Notre-Dame des Dombes et de celle d'Aiguebelle. Les coins du poêle violet étaient tenus par MM. le général Montauban, le sénateur Reveil, Sencier, préfet du Rhône, et Millevoje, premier président de la cour.

Le canon du fort Loyasse a annoncé le moment où le corps sortait de l'archevêché.

La foule qui se pressait sur le passage du cortège était énorme.

A onze heures et demie, la cérémonie funèbre a commencé dans la cathédrale, décorée de tentures noires aux bandes blanches et écarlates. Un catafalque surmonté d'un cénotaphe recouvert du *pallium* cardinalice, du rochet et de la mitre épiscopale, était dressé au milieu de la nef.

M^{GR} Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux, a dit la messe et prononcé un court panégyrique de M^{GR} de Bonald.

Après l'absoute, le corps a été descendu dans le caveau préparé pour sa sépulture, sous les dalles de la chapelle de la Sainte-Vierge, ainsi que l'avait demandé ce prince de l'Église, qui, ainsi qu'on l'a vu obligé de l'écrire les vicaires capitulaires du diocèse de Lyon, *n'a laissé aucune propriété, aucune valeur en portefeuille.*

En effet, M^{GR} de Bonald a toujours vécu pauvre et pour les pauvres. Pauvre il meurt, et c'est là son plus beau panégyrique.

MAC VERNOLL.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

La mode printanière est encore en bouton; mais à en juger par ses timides essais d'éclosion, on peut pronostiquer qu'elle sera bien attrayante à son épanouissement. On ne saurait trop féliciter la Ville de Saint-Denis pour les nouveautés qu'elle prépare.

Ce magasin, agrandi l'an dernier, est encore trop petit pour la foule qui l'envahit chaque jour. Jamais il n'a à se plaindre de la stagnation des affaires: c'est qu'il réunit les trois conditions exigées pour réussir: l'argent, l'intelligence, la probité.

Cette maison sait acheter en temps opportun et profiter des meilleures occasions: voilà son système. C'est ainsi qu'elle fait les plus avantageuses razzias dans les premières fabriques de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, au profit de sa clientèle. De plus, elle se contente d'un bénéfice restreint; et cette habile concession, en attirant la clientèle, lui est des plus favorable.

On s'arrête particulièrement au comptoir spécial de rideaux brodés. On admire avec raison les dessins, propriété exclusive de cette maison, venus de ses fabriques de Gais (Suisse) et de Naulize.

La Ville de Saint-Denis est bien décidément arrivée à conquérir la vogue; aussi, pour le printemps, est-elle obligée de s'agrandir encore. Les savantes combinaisons commerciales de cet établissement lui assurent une prospérité continue.

Comme aux fleurs nouvelles, il leur fallait ce soleil de printemps à ces beaux foulards de la Malle des Indes. Je ne saurais trop engager mes lectrices à en demander des échantillons.

La haute nouveauté est la *crépeline* au grain riche, à la trame fine et moelleuse, aux nuances délicates, aussi belle en vérité que le crêpe de Chine, et qui coûte cependant beaucoup moins cher. La vogue s'est attachée à la *crépeline* dès son apparition qui date d'hier; on peut appliquer à ce tissu, déposé, et propriété exclusive de la Malle des Indes, ces deux vers ainsi modifiés:

Par la grâce et le goût modestement il brille;
Sans dépense, la mère en ornera sa fille.

Vous verrez aussi dans l'établissement du passage

Verdeau, des foulards croisés de premier choix, dont la qualité est tout à fait exceptionnelle; c'est riche, fort riche et fort élégant; de la grâce tissée. Leurs teintes suaves s'harmoniseront bien avec les fleurs de la saison. Le lilas n'est pas plus suave, la pensée plus fraîche de tons, la rose de mai n'a pas de nuances plus délicates que tous ces beaux foulards de la Malle des Indes; on peut les conserver indéfiniment dans toute leur fraîcheur en les lavant avec un savon spécial de la parfumerie Ninon.

Tourne! tourne! tourne! machine gentille! Si j'étais poète, quelles jolies stances je composerais en faveur de la machine à coudre Gibbs et Wilcox!

Cette machine à coudre accomplit sa besogne avec une vitesse vertigineuse; par elle, le travail est un rêve. C'est à croire que le bien vient en dormant. Il est si doux, son mouvement, qu'à peine se fait-il entendre. Le rouage se prête tellement, qu'il semble obéir à la pensée. (Boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta.)

Délicieuse, cette veloutine! un baume pour son efficacité sur la peau. Ses grains odorants adhèrent à l'épiderme pour lui communiquer la fraîcheur et l'éclat.

Cette veloutine Fay, rue de la Paix, opère instantanément une véritable résurrection de la jeunesse. Intrépides danseuses dont les veilles ont pâli le teint, vite un soupçon de cette merveilleuse poudre de riz, et sa blancheur diaphane laissera percer à travers le tissu dermal un incarnat plus vif et plus rose.

S'il existe une majesté qui mérite une cour assidue, c'est bien la Reine des abeilles à laquelle la parfumerie Violet a élevé une ruche coquette à l'angle de la rue Scribe et du boulevard. La Reine des abeilles a des baumes pour les blessures; elle cicatrise les morsures du temps, qui se plaît à détruire la régularité des traits et qui trace de vilains sillons sur l'épiderme.

Témoin la crème Pompadour, qui polit, satine la peau et supprime la ride; la rosée des abeilles, qui vous donne la fraîcheur des fleurs imbibées de rosée; la fleur de riz rosée de S. M. l'Impératrice, poudre qui blanchit le tissu dermal et lui rend son duvet neigeux; la poudre orientale, qui donne aux ongles le brillant de la naere. Enfin on trouve comme le miel le plus pur au fond d'une alvéole, le coffret mystérieux contenant tous les talismans qui vous assurent jeunesse et beauté.

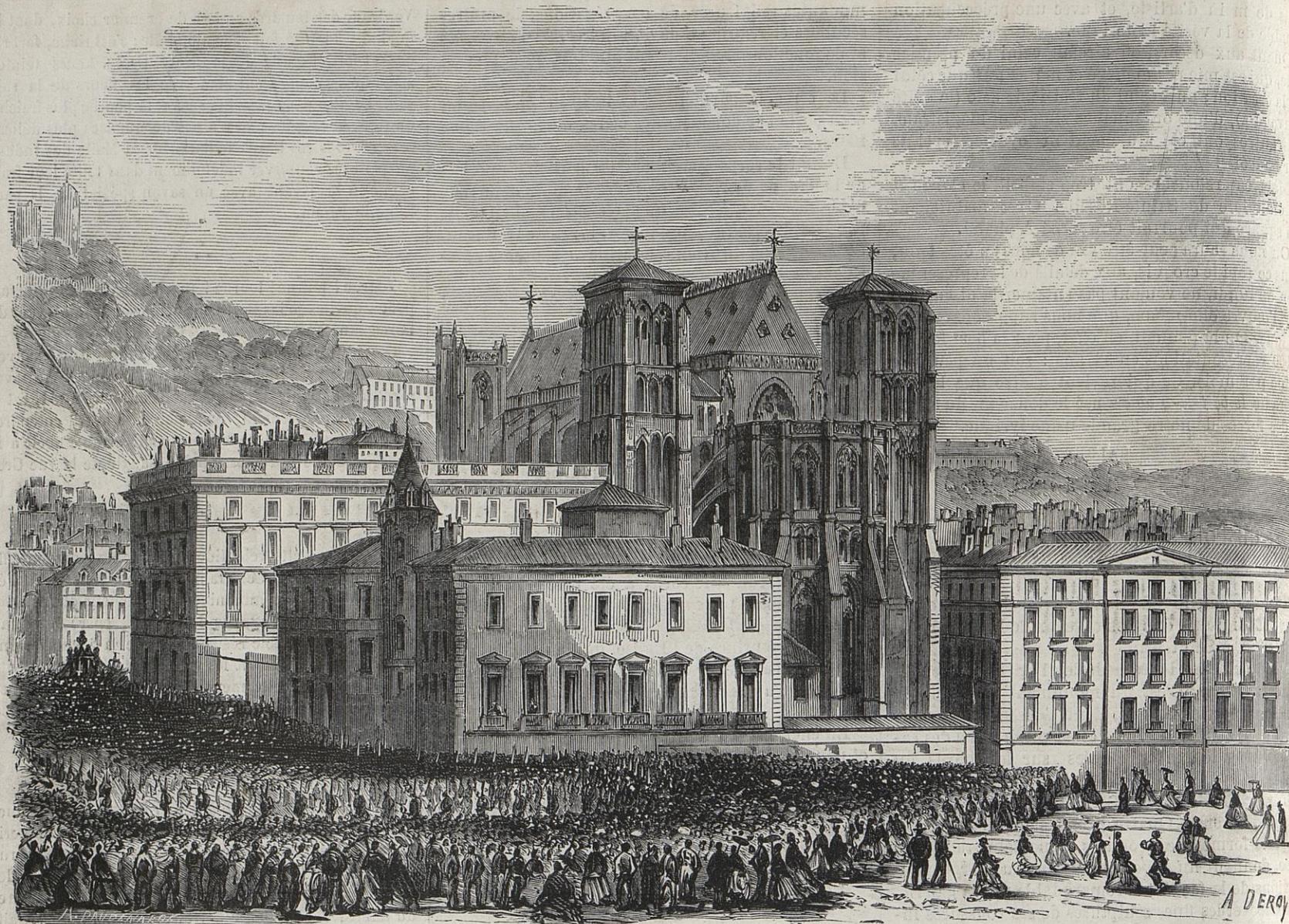
La science a livré à M. Violet tous ses secrets pour les faire servir au triomphe de la coquetterie féminine.

Que de bienfaits nous devons au Nouveau-Monde! Ainsi, l'eau composée avec le suc de la flore luxuriante des Cordilières qui traversent la Virginie, rafraîchit le cheveu, cette autre plante, d'après le D^r Alibert.

L'eau de la Virginie, parfumée, pénètre dans le bulbe comme une rosée bienfaisante, le fertilise, fait pénétrer ses principes colorants dans le tube capillaire, et ramène ainsi la chevelure à sa couleur primitive sans procédé de teinture (chez M. Damas, rue Saint-Honoré, en face la rue d'Alger).

Il est une autre composition que l'on ne devrait pas ignorer, — connaît-on bien toutes les vertus des cosmétiques! — Si vous connaissiez, mesdames, la rose de Chypre, par exemple, ou encore le blanc de Paros, comme vous l'emploieriez avec succès! Vous qui êtes belles vous y trouveriez un nouvel éclat; vous qui avez à corriger quelques imperfections de votre visage, vous pourriez faire mentir le poète, et *réparer des ans* le réparable *outrage*. Tous les secrets de ces cosmétiques vous seraient dévoilés sûrement à l'Office hygiénique de M. V. Rochon, dans ses salons discrets de la rue de la Paix.

Comtesse A. DE BORETTY.



LYON. — Obsèques de S. Em. le cardinal de Bonald. — Le cortège passe sur le quai de l'Archevêché. — (D'après le croquis de M. E. Pasanisi.)

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, EDITEUR
4, place du Théâtre-Français, à Paris.

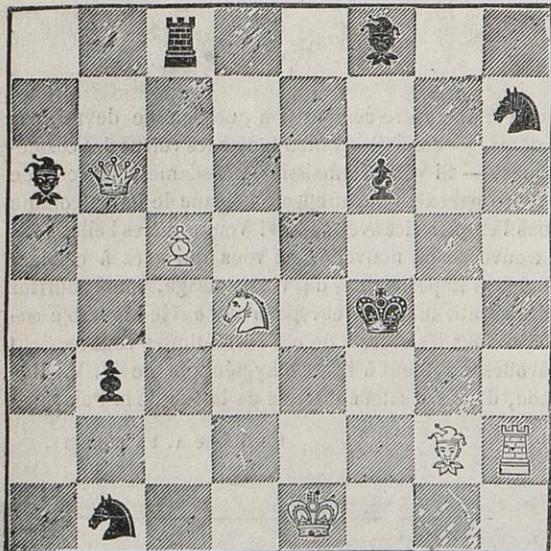
Son Exc. M. Emile Ollivier, ministre de la justice, superbe portrait lithographique d'après nature. — Envoi franco contre 50 c. de timbres-poste.

Le Télégramme à 20 centimes et à 10 centimes. Tel est l'horizon ouvert aux travaux de l'administration des télégraphes, dans une curieuse et intéressante brochure que M. GUSTAVE MARFOY vient de publier sous le titre de : *Des Réformes immédiates à introduire dans la télégraphie.* — Prix : 1 fr., à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

ECHECS

PROBLÈME N° 327

COMPOSÉ PAR M. L. DE BILOW.



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 325.

- | | |
|----------------------------------|--------------------|
| 1. T 3 D | 1. R pr. T (A) (B) |
| 2. D 3 T, échec | 2. R joue. |
| 3. D 3 FR ou 3 CD, échec et mat. | |
| (A) | 1. R 4 F |
| 2. P 4 C, échec | 2. R ad lib. |
| 3. D 3 T ou 5 D ou 5 T, mat. | |
| (B) | 1. F 5 T |
| 2. D 3 T | 3. F 6 C |
| 3. D 7 T, échec et mat. | |

Solutions justes : MM. Wilhelm, à Forbach; H. et E. Frau, à Lyon; Quéval, à Fauville; Stiennon de Meurs, à Liège; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; Miquet, à Mantes; J. Morille, à Cholet; L. de Croze, à Marseille; café Cauvet, à Cogolin; J. Davet; café Parisien, à Bordeaux; H. Pappadopoulo; Société du commerce, à Bruxelles; Michel, café du Phœnix, à Lyon; Bance et Chemin, à Mantes; les sous-officiers du 4^e de ligne, à Saint-Etienne; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; café de la Loire, à Blois; A. Gautier, café du Petit-Ivry; un membre du Cercle agricole de Montélimar; H. Najotte, à Saint-Mandé; J.-B. Laffitte, à Hagetmau.

Autres solutions justes du problème n° 324 : MM. A. P. Michel; J.-B. Laffitte; Cercle agricole, à Montélimar.

PAUL JOURNOUD.

Les Grands Magasins du Printemps préparent avec la plus grande activité leur Exposition générale.

Deux magnifiques Catalogues seront publiés, dont l'un grand in-8° richement illustré.

Les personnes qui désirent les recevoir *franco* sont priées dès maintenant d'en faire la demande affranchie.

Au Printemps, boulevard Haussmann, à Paris.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

4 francs par an

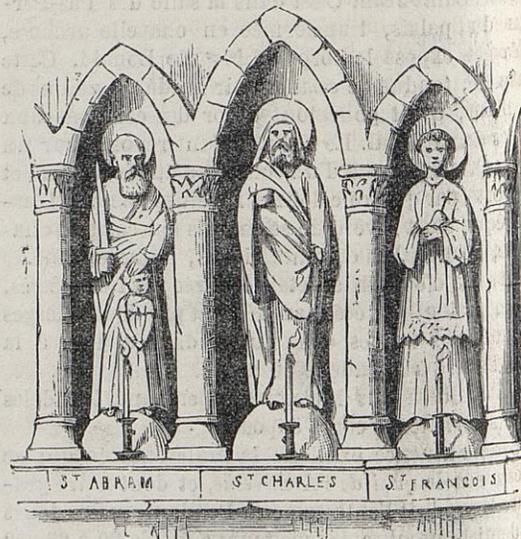
LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations *françaises et étrangères*, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Encore faut-il savoir où se loger avant de débâter.